VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 30 Mars 1915 NUMERO 46

LA LIBERTÉ

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

Imprimé e... e par la "WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

LE ROLE DE LA SOUFFRANCE

L'âme a deux tendances qui influent diversement sur notre personnalité et lui font produire des actes diamétralement opposés.

L'une de ces tendances qui a son siège principalement dans notre sensibilité physique, nous porte à concentrer en nous-mêmes toutes nos aspirations, à faire de notre moi le but suprême de notre affection; tendance froide, égoïste, rendant l'homme qui s'y livre infatué de lui-même, dédaigneux des autres, ne considérant comme digne de son attention que ce qui peut intéresser son bien-être.

Trop absorbé en lui-même pour s'occuper des autres, il n'aime que lui seul et fait tout converger vers lui: son intelligence et son coeur sont fermés pour tout ce qui ne tend pas à la glorification de sa propre personne; le prochain est méprisé et Dieu est oublié.

L'autre tendance, pleine de noblesse et d'élévation, prenant sa source dans notre sensibilité intellectuelle, élève et agrandit le coeur de l'homme, le dilate en quelque sorte et le porte à répandre ses affections et les lumières de son intelligence sur ceux qui l'environnent. Plus de concentrations égoïstes, plus de recherches du moi glorifié et exalté. C'est un courant ininterrompu de bienfaits, d'effusions et de généreux sentiments qui déborde en flots pressés de ce coeur rempli d'amour pour ses semblables.

Que faut-il pour changer les premiers sentiments et faire fleurir à leur place une merveilleuse moisson de générosité, d'amour et de sacrifices? La souffrance.

Hélas! combien grande est notre funeste tendance à nous chercher nous-mêmes en nous-mêmes! Comment nous arracher à la langueur qui nous paralyse, à l'égoïsme qui nous rapetisse? Nous sommes enveloppés presque continuellement dans notre nature orgueilleuse et rebelle. Qui pénétrera dans cette désolante enveloppe? Qui ouvrira ce coeur, cette intelligence fermés à la vérité, à la justice, à l'amour? Ce sera la souffrance, oui, la souffrance, principe fécond de toutes les grandeurs. La souffrance, comme un glaive à deux tranchants, va jusqu'à la division de l'esprit et du coeur.

Celui qui n'a pas souffert, que sait-il? dit l'Ecriture! C'est par le travail de la lutte contre les difficultés que s'élargit notre esprit: les souffrances, les obstacles sont le stimulant de l'intelligence. Tous les hommes de génie ont subi l'adversité, ont grandi, se sont élevés par les obstacles. Point de combats, point de héros.

Il en est de même pour le développement du coeur: la vertu se forme, se purifie dans l'adversité. Vous êtes riche, heureux selon le monde, c'est la souffrance, c'est l'adversité, en un mot, qui vous sauvent de l'égoïsme, de la dureté du coeur, des cruelles anxiétés de l'âme, des incertitudes et des grandes confusions dans les choses, de l'oubli de Dieu et du prochain. C'est la souffrance qui donnera à votre coeur la compassion, la charité, l'élévation de vos pensées; c'est la souffrance qui poussera votre être tout entier vers le Créateur.

D'où sortent tous les hommes distingués par leurs vertus, par leurs talents? Des ateliers de l'adversité.

Enfin, le développement même de nos jouissances est dû à la souffrance. Voyez les gens gâtés par leur fortune. De quoi jouissent-ils? Blasés de tout, rassasiés de tout, leur prétendu bonheur fait pitié; c'est à l'homme qui a souffert, qui a désiré, qui a travaillé pour obtenir, que sont réservées l'intelligence, les jouissances du goût, des plus nobles et des plus tendres affections, de tout généreux enthousiasme. La souffrance creuse notre âme jusque dans ses plus intimes profondeurs. Pour Dieu, comme pour l'être que l'on chérit, c'est la souffrance qui révèle toute la richesse de notre amour. Par la méditation sur le malheur des heureux de la terre, sur le bonheur de bien des gens que le monde appelle pauvres, nous constatons que le malheur, c'est-à-dire la souffrance, est souvent un des éléments les plus essentiels du bonheur.

Mais ce n'est pas la souffrance subie seulement, c'est la souffrance acceptée, qui ouvre notre âme, la dispose à recevoir la semence de la vérité et à la faire fructifier en elle. Se dégager de l'orgueil qui nous captive et nous séduit, accepter la souffrance qui répugne à notre nature, se reconnaître coupable, digne de châtiment, accepter ce châtiment, effet de la justice, comme moyen de rentrer dans l'innocence primitive, car le repentir est comme une seconde innocence; telle serait en nous l'expression de la sagesse et de l'amour. La souffrance ainsi comprise, ayant la résignation comme conséquence, semble perdre son acuité. En effet, la résignation est une vertu si nécessaire que, sans elle, la souffrance demeure toujours cruelle et, de là, sans mérite, sans utilité pour le bien moral de l'homme.

Le malheureux tombé dans l'esclavage par suite de ses désordres, n'est vraiment digne de la liberté que lorsqu'il se reconnait lui-même auteur de sa servitude; disons mieux, il n'aspire réellement à la liberté que lorsqu'il aspire à se dégager des liens honteux qui, en asservissant son âme, l'ont conduit à une entière servitude.

Hélas! le crime de notre premier père nous a engendrés dans l'esclavage; il a divisé et opposé l'une à l'autre l'intelligence et la volonté; il nous a frappés d'impuissance.

Le coup qui nous a brisés est descendu plus profondément encore: si la volonté seule eût résisté à la lumière, l'intelligence pouvait reconnaître la vérité. Mais voilà que les sens et l'imagination, la raison et le sentiment se partagent notre âme, la divisent et la traînent d'erreur en erreur, de désordre en désordre. Oui, nous ne sommes qu'impuissance; où trouver en nous la force de nous soulever?

La souffrance aimée jusqu'à l'aveuglement peut seule nous raviver. Oh! prodige de l'amour divin, c'est dans cet abîme de misère que la miséricorde est descendue. Etonnant mystère! à la plus grande hauteur où nous puissions parvenir, nous reconnaissons que Dieu est l'aimant, la substance même de nos âmes. Dans les plus grandes profondeurs de la souffrance, patiemment endurée, nous retrouvons Dieu, bonheur suprême du chrétien obéissant avec joie et résignation à toutes les lois divines.

Celui par qui tout a été fait, qui porte en lui, dans sa nature même, la source des perfections qui nous ravissent, n'a pas dédaigné d'unir sa divinité à notre humanité, non pas à notre humanité heureuse qui a quelque chose de la nature des anges, mais à notre humanité souffrante, telle enfin que le péché l'a faite.

Jésus-Christ divinisa la souffrance en revêtant la forme d'un esclave, lui le Maître de l'Univers!

Comprenons, du moins autant que nous le pouvons, cet accord incompréhensible du bien par excellence avec la souffrance, cette ineffable unité, et il nous sera donné d'entrevoir avec quelle puissance toute notre âme aspire vers cet autre nous-même, si pauvre, si nu, si souffrant, si semblable à nous, si semblable à nos misères, mais tout à la fois si riche, si plein de compassion, de miséricorde, d'amour, de sagesse et de puissance infinie.

Letellier, lundi saint, 29 mars 1915.

A. D.

A DROITE ET A GAUCHE

Selon le dernier annuaire naval publié par la Commission navale du Sénat américain, les Etats-Unis qui occupaient la troisième place parmi les puissances navales se voient supplanter par la France.

Ces calculs sont basés sur la terminaison de tous les bâtiments en voie de construction le 1er juillet 1914.

* * *

La campagne d'hiver qui se termine actuellement en Europe a mis en vedette la question des pieds gelés. Comme l'on s'y devait attendre, plusieurs savants ont consacré leur énergie et leur temps à la recherche des causes de la gelure des pieds.

Dernièrement le docteur Témoin de Bourges fit une intéressante communication à l'Académie de Médecine. Voici, selon ce savant, la cause des gelures de pieds chez les soldats combattant dans les tranchées. L'arrêt de la circulation du sang vient des bandes des jambières et des chaussures, d'où il résulte la gangrène des pieds lorsqu'ils restent dans l'humidité.

Le meilleur moyen pour le soldat de remédier à cela c'est, lorsqu'il combat dans une tranchée remplie d'eau, de se déchausser chaque jour et de supprimer ainsi les agents constrictifs des membres inférieurs.

* * *

La province d'Ontario va, bientôt, faire un pas de plus dans la voie de la tempérance.

Il sera maintenant défendu de vendre de la boisson aux soldats en uniformes et les magasins de liqueurs devront fermer leurs portes à sept heures le soir.

* * *

Voilà cette bonne province d'Ontario qui décrètera que les soldats en uniformes ne pourront plus obtenir de la boisson dans les buvettes.

Et dire que ces bons ontariens étaient prêts à pendre haut et court le directeur du **Devoir** pour avoir répété après l'Action **Sociale** que certains des volontaires de Valcartier avaient abusé de la dive bouteille.

* * *

Billy Sunday, selon une dépêche de Philadelphie, Etats-Unis, a converti en onze semaines 41,724 personnes. A son départ de Philadelphie, le comité d'organisation lui a remis un chèque de $51,136.

Evidemment il n'y a pas que le silence qui soit d'or.

* * *

Serait-il vrai que le **Free Press** soutient un parti à peu près comme la corde soutient un pendu?

* * *

Sir Borden vient de présenter au parlement fédéral un projet de loi qui donnera six sénateurs à chacune des provinces de l'ouest.

* * *

La nouvelle loi des licences acquiert peu à peu sa forme définitive. On a ajouté au projet tel que soumis au début les clauses suivantes: Les autorités municipales auront le pouvoir de limiter le nombre des clubs; une pétition pour réduire le nombre des licences devra être signée de dix pour cent des électeurs. On n'a pas réussi à obtenir la fermeture à six heures le soir. Il ne se pourra vendre de boisson le jour de Noël et le Vendredi Saint.

* * *

Le parrain du projet de loi taxant les théâtres affirmait dans une récente discussion que le cinématographe avait une grande valeur au point de vue de l'éducation.

C'est une opinion fort contestable. Il est même probable que l'honorable Armstrong dirait tout autre s'il avait lu les arguments des éducateurs en faveur de l'emploi du cinématographe dans les écoles.

Ce n'est pas tant à cause de sa valeur éducatrice qu'ils le recommandent que comme un moyen d'amoindrir les néfastes résultats des "vues" données dans nos "scopes".

Avant que de parler de la valeur éducationnelle de nos "scopes" l'on ferait bien de lire les rapports de la plupart de nos tribunaux pour jeunes délinquants.

* * *

La **Winipeg Tribune** insinuait tout gentiment la semaine dernière que certaines buvettes de Winnipeg devraient fermer leurs portes si le Manitoba suivait l'exemple d'Ontario et défendait de vendre des liqueurs enivrantes à nos soldats.

Parions qu'on ne pendra pas ce calomniateur de nos braves volontaires!

* * *

Le maire de Winnipeg notait cette semaine que notre politique d'immigration à prime avait contribué à encombrer Winnipeg d'ouvriers et de commis alors que des millions d'acres de terre merveilleusement fertile demeuraient improductifs.

Il y a bonne "lurette" que les ignorants de la province de Québec avaient prévu cela.

* * *

Le gouvernement, par sa nouvelle loi des licences, fixe à 18 ans au lieu de 16 ans l'âge auquel il sera permis de vendre de la boisson à un jeune homme.

C'est une amélioration qui rencontrera l'approbation de toutes les honnêtes gens. On n'est jamais trop vieux pour commencer à ivroguer.

* * *

Des officiers allemands ont forcé à la pointe du revolver les soldats anglais à donner à leurs officiers des coups de pied au d......

Ces Teutons sont spirituels à leur façon.

* * *

Le "Dacia", qui a été saisi dans la Manche par les autorités françaises et conduit à Brest, attend maintenant que le tribunal des prises décide de son sort.

Espérons que le tribunal français ne sera pas aussi lent que celui des Etats-Unis, qui dernièrement donnait sa décision finale dans le cas du brick "Hannah", saisi en 1798 par les autorités françaises. Si le précédent du tribunal américain—pays expéditif, dit-on—était suivi par le tribunal français, les petits fils de nos arrières petits-fils seuls auraient l'espoir de connaître le sort du "Dacia".

* * *

La **Tribune** se réjouit de la prétention du **Toronto News** que l'intervention du pouvoir fédéral en faveur du respect des minorités au Canada est chose du passé.

O pays de justice et de "fair play"!

* * *

Du **Telegram** du 18 mars:

"Les autorités militaires sont absolument enchantées de la réponse faite à l'appel pour le dernier régiment canadien-français, le 41è du troisième contingent. Le recrutement commença il y a deux semaines; à l'appel de toutes les recrues, il s'est trouvé qu'il y en avait 50% de trop. Beaucoup de ces recrues sont des bûcherons, des hommes de chantiers du nord et feront un aussi solide régiment que n'importe quel autre qu'on pourrait recruter au Canada. Le surplus des recrues servira à constituer la base d'un autre régiment pour le quatrième contingent."

C'est pas croyable ça!

DEUX LETTRES

La plupart de nos lecteurs ne lisent pas nos quotidiens. Loin de les en blâmer nous sympathisons plutôt avec ceux auxquels leur état impose cette tâche. Néanmoins, il s'y trouve parfois certaines choses dignes d'être signalées, ainsi les lettres où un bon Canadien français, produit d'une école bilingue, rive son clou à un ignorantin de la "race supérieure".

Un certain Wm. A. Pruner, 102 avenue Inkster, demandait à la **Tribune** si l'auteur de la cinglante réponse parue dans ce journal aux attaques du **Winnipeg Saturday Post** pouvait lui expliquer si "la capitulation de Québec" donne aux Français un droit ou un privilège de chasser les Anglais des Cantons de l'Est ou de tout autre part de cette province". (Québec.)

Comme on pouvait s'y attendre, la réponse n'a pas tardé à venir. Nous aimerions la citer tout entière, mais l'espace dont nous disposons nous force à nous borner à quelques extraits.

D'abord cette délicieuse boutade à l'adresse de M. Pruner et qui a dû faire ses cheveux se dresser de peur sur sa belle tête d'individu de la race supérieure.

"M. Pruner, quand il m'appelle historien, devrait être arrêté pour diffamation. Non, en histoire, mes études ont été très limitées puisque je ne suis qu'un médiocre fruit de l'un de ces collèges sectaires de Québec où ne nous sont enseignés que le français et le catéchisme et cela par ces prêtres fanatiques vêtus d'une soutane sous laquelle ils cachent des poignards et des revolvers."

Puis, ayant rappelé quelques bons et solides principes de gouvernement anglais énoncés à différentes époques par les principales autorités judiciaires anglaises, l'auteur de la réponse en vient à la question anglo-française dans les Cantons de l'Est. Il celle sous le nez de ce bon monsieur Pruner les deux petits tableaux suivants de la représentation aux communes des dix comtés des Cantons de l'Est.

Représentés par des députés canadiens-français:—

Comtés—	Pop. Angl.	Pop. Fran.
Drummond-Arthabaska	2,317	39,165
Mégantic	4,195	26,761
Shefford	4,587	19,214

Représentés par des députés anglais:—

Comtés—	Pop. Angl.	Pop. Fran.
Brôme	7,7539	4,977
Compton	10,477	18,714
Huntingdon	6,557	5,372
Missisiquoi	5,958	10,479
Richmond-Wolfe	7,249	31,937
Sherbrooke	8,331	13,947
Stanstead	9,794	10,655

Ces deux tableaux qui ont dû avoir une saveur bien piquante pour ce bon M. Pruner, précèdent une question à laquelle nous souhaitons voir donner une réponse par ce bon M. Pruner.

"Et maintenant la question est ceci: en supposant que les Canadiens français dans les Cantons de l'Est fussent pour gouverner sans tenir aucun compte ou de la justice ou des droits acquis, comme on le fait souvent dans les autres provinces, combien de députés anglais représenteraient ce district à la chambre des communes?..."

* * *

Le lendemain de cette réponse à M. Pruner, la **Tribune**, sous le titre "French Canadians and the war" publiait d'un volontaire canadien-français de Régina une lettre dont nous extrayons ce qui suit:

"Je suis un Canadien français et ma race a été insultée par une petite feuille de Winnipeg parce que nous ne nous enrôlons pas. Moi et un camarade avons répondu au rédacteur de ce journal, mais il ne publie pas notre réponse.......... je vous demande de trouver un petit coin pour cette lettre qui résume aussi brièvement que possible ce que nous avons dit au rédacteur en question. J'admets que les Canadiens français ne se sont pas enrôlés comme ils auraient dû le faire, mais s'ils sont des "dégénérés poltrons" pour cette raison, ils ont un tas de compagnons. La statistique prouve qu'ils ont fait proportionnellement autant que les Canadiens de langue anglaise. S'il y a dégénérescence, je dis que les Canadiens de langue anglaise sont pires, parce qu'ils se vantent plus de leur loyauté que les Canadiens français. A nos casernes ici, presque tous sont Anglais, Ecossais et Irlandais: les Canadiens de n'importe quel genre sont clair-semés..."

* * *

Le **Telegram**, par suite de sa grande sympathie pour les Canadiens français a jusqu'ici refréné toute idée de refuter l'une ou l'autre de ces lettres.

C'est la force et le droit qui règlent toutes choses dans le monde; la force, en attendant le droit.

POUR LES ONTARIENS

Les petits à la rescousse

"...Pour les blessés d'Ontario, afin de leur permettre de continuer la lutte pour leurs écoles et la belle langue française", nous écrit un généreux souscripteur. "La Société Saint-Jean-Baptiste de cette paroisse", nous écrit-on de Saint-Lazare, "veut bien offrir par votre entremise à nos frères d'Ontario la modique somme de quinze dollars et cinquante centins." Cette **modique** somme est une très belle offrande.

Ces souscriptions qui se succèdent chaque semaine pour nos frères d'Ontario, montrent que les Canadiens français du Manitoba reconnaissent l'importance que revêt la lutte des Ontariens. Ajoutons à cela le magnifique mouvement de solidarité nationale qui anime la Province de Québec. Rappelons-nous le combat quotidien que livrent les blessés de l'Ontario, les sacrifices et les ennuis qu'acceptent généreusement institutions et institutrices, l'attitude crâne et joyeusement française des écoliers et écolières d'Ontario. Relisons les protestations et les encouragements lancés de toutes les parties du pays aux persécutés par les voix les plus autorisées de l'autorité ecclésiastique et civile. En voilà, certes, plus qu'il n'en faut pour nous consoler d'un discours lamentable et plat, prononcé récemment, et qui voudrait amener une trêve, où, sans doute, nos frères d'Ontario devraient tout accorder sans rien recevoir.

Que l'on cesse de mettre obstacle à l'enseignement du français et nos compatriotes ontariens déposeront des armes qu'ils n'ont prises que pour se défendre. En attendant, aussi longtemps que le règlement XVII subsiste, la lutte s'impose et il ne faut pas cesser, Canadiens français du Manitoba, de diriger vers la province voisine les munitions indispensables aux bons soldats de Sa Majesté la Langue Française.

Cercle La Vérendrye de l'A. C. J. C.

Dernières souscriptions

La Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Lazare ...$15.50
M. l'abbé J. Dufresne, curé de Lorette $10.00
Les 8 écoles de Notre-Dame de Lourdes $27.35

Au nom des blessés de l'Ontario nous remercions maîtres, maîtresses et élèves de N.-D. de Lourdes de leur généreux envoi. Voici la lettre fournissant le détail des souscriptions qui accompagnait cette belle offrande:

Notre-Dame de Lourdes,
27 mars 1915.

Bien cher Monsieur,

Vous trouverez ci-inclus la somme de $27.35, fruit d'une collecte que j'ai faite cette semaine dans les huit écoles de la paroisse, dont voici les noms avec le montant collectif que je vous prie d'affecter à la cause des "Blessés d'Ontario".

Ecole du village, tenue par les RR. SS. Chanoinesses des Cinq-Plaies: 84 élèves et les maîtresses $10.95
Ecole Saint-Louis: 53 élèves et les 2 maîtresses $5.25
Ecole Saint-Adélard: 20 élèves et la maitresses $2.80
Ecole Carnot: 16 élèves et le maitre $3.40
Ecole Montcalm: 20 élèves et le maitre $2.30
Ecole Jeanne d'Arc: 21 élèves $1.30
Ecole Faure: 11 élèves et la maitresse $1.35

C'est peu, mais tous nos enfants auront envoyé leur petite obole, en témoignage de profonde sympathie pour les "Blessés d'Ontario". Dans quelque temps la paroisse vous enverra aussi son obole.

Bien à vous respectueusement,
P. Antoine, curé, c.r.i.c.

Prière d'adresser les souscription au **Cercle La Vérendrye, Saint-Boniface, Man.**

BARBARIE

"C'est un gros mot, surtout quand on l'applique à des gens civilisés ou supposés tels, mais que voulez-vous, c'est le seul mot qui caractérise les gens dont la doctrine de vie et de gouvernement est que:

"La force prime le droit."

C'est ce que dit en termes équivalents le **Free Press** du 23 mars dernier.

Il nie simplement les droits de la minorité aux écoles séparées. Pour lui l'arrêt du Conseil privé n'a aucun sens. Les nobles Lords qui siègent à la plus haute Cour de l'Empire Britannique ont parlé pour ne rien dire.

Vous n'avez aucun droit dans cette province, Messieurs les Catholiques; toute votre question d'école est une simple question politique et comme en politique "la raison du plus fort est toujours la meilleure", et que le **Free Press** croit être le plus fort, il doit nécessairement avoir raison.

Et puis il agrémente cela d'une petite insulte à l'adresse de l'archevêque de Saint-Boniface, et d'une petite manoeuvre qu'il voudrait cacher mais qui sent le rat à cent milles à l'effet de séparer les catholiques de leurs chefs et le tour est joué.

Le **Free Press** devrait savoir mieux, mais que voulez-vous, il y a des enfants de cent ans, nous dit le Sage. La déconfiture de M. Brown au Portage la Prairie alors qu'il croyait pouvoir se faire du capital politique en battant la corde du fanatisme et arriver ainsi à la conduite des affaires, devrait faire songer le **Free Press** et lui donner l'idée que peut-être le fanatisme est un cheval fourbu qui ne saurait le conduire bien loin. Mais quand on est étroit on se laisse difficilement pénétrer par les idées larges.

Nous n'entreprenons pas cependant de convaincre le **Free Press**, c'est peine perdue; il verrait blanc qu'il dirait noir, si tel lui semble l'intérêt du moment.

Nous tenons cependant à faire remarquer son intéressante position à nos lecteurs.

L'opposé de la position prise par un ennemi est presque toujours celle qui convient à ceux qui veulent se garer.

On cherche à semer la discorde dans les rangs des catholiques pour affaiblir leur action et les empêcher d'avoir leur influence sur le terrain de la politique.

La question de nos écoles n'est sûrement pas une question politique, elle est placée plus haut, mais d'étroits politiciens, genre **Free Press**, s'acharnent à la tenir dans cet arène. Il faudra bien l'y suivre et la dégager de là, si possible.

Le temps réserve parfois des surprises et les surprises ne sont pas toujours toutes d'un côté. Que le **Free Press** y pense un peu.

HOURRAH POUR L'ULSTER!

"America"

Les journaux commentent encore les résultats du recrutement. Dans un récent numéro, le **Leader** publie un amusant article sur les "Braves de Carson" dans le comté Monaghan. Les ulstéristes tinrent dans la salle municipale de Monaghan une grande réunion en faveur du recrutement; les "braves" marchèrent en corps à la salle, portant havresacs et ceintures. Le commandant en chef Richardson et autres parlèrent; **"tous étaient enthousiastes, tous applaudirent, mais le résultat de cet enthousiasme fut quatre recrues."** L'organe local des ulstéristes pleure cet état de choses et s'écrie:

"Que de ce groupe important, après de nombreux discours et l'audition des motifs de s'enrôler pour la défense de leur patrie, quatre seulement aient eu assez de courage et de volonté pour répondre à l'appel, c'est, dans notre opinion, pour les volontaires de l'Ulster dans ce comté, un déshonneur qu'on ne saurait expliquer ou atténuer."

Et cependant ces mêmes "braves" étaient quelques mois plus tôt prêts à verser la dernière goutte de leur sang dans une guerre contre leurs concitoyens. Peut-être ce "sang se devait-il verser" par des discours et des "manchettes épouvantails."

LE COIN DES DAMES

Chères Lectrices,

L'administration de ce journal a eu la gracieuseté d'accorder l'hospitalité aux dames, en leur donnant un petit coin. Ce sera, autant que nos faibles ressources "d'écrivain" le permettront, un coin plein d'agréables conseils et de suggestions utiles. Nous nous efforcerons d'en rendre la lecture attrayante et pour arriver à ce but, j'invite la collaboration des dames et des demoiselles de la ville comme de celles de la campagne. Nous, Canadiennes françaises ne sommes pas inférieures aux dames anglaises sous le rapport de l'instruction. Nous avons nos dames "écrivains" qui font leur marque dans notre littérature. Ici au Manitoba, que de beaux talents littéraires de notre sexe s'étiolent, se fanent et dépérissent faute de soins et de pratique! Combien de jeunes filles bien douées laissent rouiller leur plume à leur sortie du couvent! C'est à ces dames et à ces demoiselles que je m'adresse pour m'aider à faire du "Coin des dames" un coin charmant et intéressant, un coin où chacune trouvera une hospitalité généreuse à ses pensées littéraires, un accueil chaud aux conseils donnés et émis. Ce coin sera un véritable produit de Manitobaines canadiennes-françaises.

Tout en s'occupant de littérature et de choses utiles, nous ne perdrons pas de vue les hautes sphères religieuses et nationales, notre foi, notre langue et nos moeurs. Nous essaierons de joindre notre humble concours aux généreux efforts de ceux qui se dépensent si largement pour nous. Ces grandes questions, nous les traiterons à notre point de vue de mère et de soeur. Il me semble que ces questions mises à jour sans le bagage politique pourront nous fournir de sages leçons pour nos familles et pour nos enfants.

Ne puis-je pas compter sur le bienveillant et généreux concours des Dames et des Demoiselles à une oeuvre qui aidera à compléter ou plutôt sera le complément d'oeuvres s'exerçant sur un champ d'action plus vaste.

Gertrude.

MODES — RECETTES — HYGIENE

Il est dit quelque part qu'il est bon de mêler l'utile à l'agréable. Aussi un des buts du "Coin des Dames" est-il de dire, dans chaque numéro de la **Liberté,** quelques mots sur la mode du jour.

Si Madame pense à sa toilette il faudra bien ne pas négliger l'estomac de Monsieur et l'appétit parfois inquiétant de nos enfants grands et petits. Il paraît que si Madame veut voir Monsieur gai et joyeux il ne faut pas négliger la bonne cuisine. Aussi nous donnerons nombre de bonnes, utiles et économiques recettes mises à l'épreuve par nos excellentes cuisinières canadiennes. Nous accepterons avec plaisir les recettes qui nous seront envoyées de la ville et de la campagne: ainsi nos lectrices profiteront de l'expérience des autres.

Nous nous permettrons de donner, de temps à autre, un petit cours d'hygiène à l'usage des enfants et des bébés. La propreté et l'hygiène bien entendues empêcheront une foule de maladies et conjureront souvent la contagion. Nos renseignements seront puisés dans les articles et revues publiés par des autorités médicales les plus en vue.

* * *

Malgré la guerre, Paris tient encore la première place pour donner le ton à la mode. Cependant, aujourd'hui, on ne peut pas dire avec certitude: cette robe se porte à Paris, car l'attention des "Dames Fashionables" d'Europe a pris un autre cours. Ces Dames pensent plutôt à confectionner des vêtements pour les pauvres mais braves Belges et s'oublient elles-mêmes pour soulager les pauvres éprouvés de la guerre.

Le gris est la couleur la plus en vogue ce printemps. Le gris n'allant pas à toute personne, il faudra être bien judicieuse dans le choix de la nuance et du patron.

Outre le gris il y a le bleu-soldat qui fait rage dans le moment.

On emploie avec beaucoup d'effet les boucles de ruban sur les jupes larges, en satin ou en soie.

RECETTES POUR JOURS MAIGRES

Soupe au riz

Ingrédients: ½ tasse de riz—2 pintes d'eau bouillante—1 tasse de tomates en boite—1 petit oignon—2 tasses de lait.

Jetez votre riz dans les deux pintes d'eau bouillante et laissez mijoter jusqu'à bien cuit. Ajoutez les tomates dans lesquelles vous avez mis une pincée de soda à pâte, puis le petit oignon bien finement tranché. Enfin, ajoutez le lait quelques secondes avant de servir.

* * *

Fromage au Gratin

Prendre quatre morceaux de pain sans croûtes. Beurrez chaque côté et mettre dans un plat à pudding. Ajoutez une livre de fromage bien écrasé ainsi que du sel et du poivre au goût. Battez quatre oeufs avec trois tasses de lait et placez sur le pain et le fromage. Cuire au four comme un pudding.

* * *

Gâteau au Café

Deux oeufs—1 tasse de sucre brun—½ tasse de café froid—½ tasse de beurre—1 cuillerée à thé de soda—2 tasses de farine—1 cuillerée à thé de poudre à pâte—½ cuillerée à thé d'épices. Cuire tranquillement au fourneau.

LE PARLER FRANCAIS

Bulletin de la Société du Parler français au Canada. Couronné par l'Académie française. Organe officiel du Comité permanent de la Langue française.

Sommaire

Pour un soldat de 1914 (poésie), Gustave Zidler.

La Société du Parler français au Canada (compte-rendu), C. G.

La Société du Parler français au Canada (discours). C. Dagneau, M. D.

Poème en prose: L'hymne à la Foi, Albert Ferland.

Langue française en Belgique, P. Desmet, C. SS. R.

La traduction des noms géographiques, Avila Bédard.

Au service des intérêts français: Ce qui s'accomplit chez nous: La voix de Québec se fait entendre: S. E. le Cardinal Bégin; l'honorable Sénateur Belcourt; M Armand Lavergne: l'honorable M. Thomas Chapais; l'honorable M. A. Turgeon.

Les livres, A. R. et C. G.

Revues et journaux, A. R.

Lexique canadien-français (suite), Le Comité du Glossaire.

Sarclures, Le Sarcleur.

Ligue des droits du français: Liste d'expressions pour le commerce et l'industrie (à suivre).

Rédaction et administration: **La Société du Parler français au Canada, Université Laval, Québec.**

Abonnement: Deux piastres par an; au numéro, 20 sous.

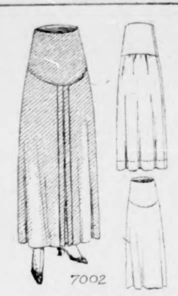
CURIEUSE OPERATION CHIRURGICALE

Une partie de la cervelle d'un soldat est enlevée sans conséquences sérieuses

Paris, 26.—Le docteur Laverau a décrit hier soir devant l'Académie des sciences une opération pratiquée par le docteur Guépin, qui, sans que le patient en subisse de sérieuses conséquences, a enlevé à un soldat une partie de sa cervelle.

Ce soldat, a dit le docteur Laverau, quand il fut amené à l'hôpital, avait une blessure pénétrante du crâne près de l'occiput. Des éclats d'os ne tardèrent pas à causer le développement d'abcès sur l'hémisphère cérébral gauche. Ces abcès furent enlevés, mais il s'en forma de nouveaux qui forcèrent le docteur Guépin à deux reprises différentes, d'enlever des portions de cervelles. Le patient a perdu ainsi environ un tiers de l'hémisphère cérébral gauche, mais ne donne aucun signe particulier de trouble physique ou mental.

Département des patrons



Jupe à empiècement

C'est la vogue des jupes à empiècement, soit tout à fait droit ou oval à l'arrière et en avant. Parfois l'empiècement s'éclipse sur le devant permettant à un panneau de jupe de se prolonger jusqu'à la taille. Il y a plusieurs genres, mais presque tous sont en profondeur. Dans la jupe illustrée ici, l'empiècement est droit dans le dos et gracieusement oval en avant. Il y a couture sur les côtés, l'ouverture se trouvant sur le côté gauche. La jupe est aussi à couture de chaque côté, de quatre plis en avant ramassés à l'empiècement en arrière.

On peut faire cette jupe sans plis sur le devant si on la préfère unie et la taille peut être haute ou régulière. Le patron No 7,002 est pour mesures de taille de 22 à 32 pouces. Prix, 15 sous ou deux pour 25 sous.



Les garçonnières

Ce que les enfants portaient au lieu des garçonnières avant leur invention, il est difficile de se l'imaginer, étant donné combien utiles et indispensables sont les garçonnières. Elles conviennent à une centaine de buts et elles offrent des patrons pour tous les goûts. Elles ne conviennent pas toujours; il est certaines personnes qui les détestent justement parce que certains parents les font porter à leurs enfants quand ce n'est pas le moment opportun. Portées d'une manière opportune, on ne saurait rien trouver de mieux.

Les garçonnières ont deux caractères différents, selon qu'on choisit le collet haut ou ouvert ou les manches longues ou courtes. Le devant et la culotte se font qu'un morceau et se terminent par un empiècement. Le dos est séparé et descend sous la culotte. Le patron No 7,070 comprend les grandeurs pour enfants de 2 à 8 ans. Prix, 15 sous ou deux pour 25 sous.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jour doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

Les supplices sont beaucoup, la cruauté s'acharne sur des cadavres; Dieu glorifie ses martyrs.

* * *

La liberté est un tyran gouverné par ses caprices.

"L'AIDE A LA FRANCE"

Souscriptions de Letellier, Man.

M. et Mme Tremblay et fils	$1.00
M. et Mme P. Boiteau	.75
Albert Fortier	.75
Adolphe Fortier	.50
H. Duval	.25
Mme. D. Parent	.50
Joseph Graveline	.25
Mme Duteau	.25
Mlle S. Beaupré	.25
Mlle Jubinville	.25
M. R. Defoy	.25
M. N. Breton	.75
Mme J. Parent	.25
Rév. M. Jutras	.25
Jos. Chaussé	.75
A. Ayotte	.25
Daufousse	.25
Durand	.25
E. Parent	.25
H. Pritchard	.25
Jubinville	.25
M. et Mme Graveline	.50
Mme Jos. Parent	.50
M. J. Delorme	.50
M. T. Lambert	.25
M. E. Jutras	.25
Mlle M. Boiteau	.25
Mlles A. et B. Jutras	.50
M. Frank Bonin	.50
M. J. Boiteau	.25
Mlle J. Chartrand	.25
M. et Mme L. Graveline	.50
John Boileau	.25
E. Beard	.25
R. Daneault	.25
E. Perron	.25
H.-C. Weary	.50
L. Jubinville	.25
P. Fraser	.50
V. Barnabé	.50
M. O. Latel	.50
Jos. Bouchard	.50
Mlle Beaudette	.25
Loe. Laferrier	.25
Y. Dumontier	.25
M. G. Nadeau	.75
A. Labaie	.25
M. Jos. Saurette	.75
Jacques Parent	.25
Elize Parent	.25
M. N. Bouchard	.50
M. N. Moquin	.50
M. B. Jubinville	.50
Joseph Parent	.25
M. Vanier	.25
M. Dorron	.25
M. Lantzan	.25
M. Robert	.25
M. Boissy	.25
M. Desautels	.50
Mme Comeault	.25
M. A. Savoie	.50
M. D. Loiselle	.50
Jos. Laurence	.25
M. B. Ayotte	.50
M. Bouchard	.75
M. K. Robert	.50
M. H. Durand	.25
M. A. Dionne	.50
C. Saure	.25
H. Trudel	.25
A. Naillette	.25
Jos. Marry	.50
Mme Poliquin	.25
E. Desautels	1.50
Total	$30.00
Résultat de Railes	22.30
Voté par les Conseillers de Letellier	25.00
Total pour Letellier	77.30
Reçu précédemment de Saint-Boniface	130.00
Reçu précédemment de Sainte-Agathe	73.50
Total à date	$280.80

ÉPISODES DE GUERRE

Un officier de chasseurs à cheval en campagne, le lieutenant Marcel Dupont, nous donne, dans le "Correspondant", ce récit émouvant de la défense d'une tranchée par ses cavaliers.

On est en Belgique, où se continue, acharnée, la bataille de l'Yser. C'est l'humide et froide nuit des Flandres. Les chasseurs à cheval sont dans la tranchée, la carabine prête.

Devant nous, écrit M. Marcel Dupont, il se produit quelque chose d'anormal. Là-bas, au delà de la ligne de saules que l'on ne distingue presque plus, nous percevons des bruits mystérieux qui forment une sorte de brouhaha lointain. Chacun dresse l'oreille et chacun a l'intuition que l'ennemi se prépare à renouveler son assaut. Le silence le plus complet, le calme le plus impressionnant plane sur nos tranchées. Oui, nous sommes prêts. Qu'ils y viennent!

Et soudain voilà que s'élève du camp opposé un cantique harmonieux et grave entonné par des centaines de voix mâles. Nos oreilles ne peuvent percevoir les paroles prononcées dans la langue barbare. Mais le chant parvient nettement jusqu'à nous. Je dois avouer que rien ne m'a autant étonné depuis le commencement de cette soirée si prodigieusement remplie. Nous écoutons. Le cantique se prolonge, longtemps; les voix sont justes, les choeurs semblant admirablement réglés.

Tout à coup, le chant cesse. C'est un formidable tumulte.

—Hourrah! Hourrah! crient les Boches.

Les trompettes prussiennes sonnent la charge. Dans la tranchée française, un commandement:

—Feu à volonté!

Une fusillade épouvantable, assourdissante, crépite. Chaque homme semble pris d'une rage folle, d'une volanté exaspérée de destruction.

Je les vois épauler rapidement, presser la détente et recharger avec une hâte fébrile. J'ai les oreilles brisées et la tête un peu perdue ,dans le bruit de ces mille coups de feu retentissant dans le boyau de la tranchée est devenu terrible.

La ligne allemande s'est précipitée à terre. Plus aucune silhouette sombre ne s'aperçoit sur le fond du décor.

D'eux-mêmes, nos chasseurs ont arrêté le feu.

Les Allemands ont dû être sérieusement touchés. Rien ne bouge dans la plaine. Un ordre passe dans notre tranchée, venu du commandant et colporté à voix basse, de bouche en bouche:

—Faites passer.... Défense de tirer sans ordre.... Faites passer....

Tout à coup, à l'endroit où les tirailleurs ennemis se sont jetés à terre, nous voyons devant nous se dresser une ombre mince. L'homme s'est levé sans hâte, comme si rien ne le menaçait. L'ombre, un instant, demeure immobile, droite, appuyée sur son sabre ou sur une canne, puis on voit un de ses bras se lever lentement et une voix rauque hurle:

—Auf!

D'autres voix répètent le commandement. Et, une seconde fois, l'épaisse chaîne de tirailleurs se dresse et reprend sa course échevelée vers nous.

—Feu! Feu!

Nos tranchées reprennent leur feu d'enfer. Maintenant, on distingue nettement des corps qui tombent, puis, subitement, tous les tirailleurs, comme la première fois, se jettent à terre. Seulement, au lieu de rester inactifs et tapis dans les betteraves, ils commencent à répondre à notre fusillade.

Soudain, sans un cri, sans un commandement, les silhouttes se relèvent dans la plaine et filent à grande allure, disparaissant à gauche et à droite dans le brouillard.

Les Boches sont repoussés, une fois de plus. Dans notre tranchée, les hommes ravis échangent joyeusement leurs impressions. Le chasseur Ladoucette prend sa femme absente comme confidente de ses exploits:

—Madame Ladoucette, si tu avais vu ça!...

UN DRAMATIQUE PLONGEON

L'**Express du Midi** publie cette lettre de M. E. Saboureau, colonial, à un de ses cousins:

Etant sur les Hauts-de-Meuse, avec ma demi-section, dans une tranchée dite tranchée abri, j'avais mission de tenir coûte que coûte cette position, qui était assez dangereuse pour, moi, étant sergent chef de section. Pendant la nuit, nous avons été contournés par de l'artillerie ennemie, qui s'est placée parallèlement à notre gauche: j'avais tout de même aperçu ce mouvement et j'avais détaché un de mes hommes pour prévenir le capitaine. Voilà qu'au moment où j'étais appuyé par une autre section, nous recevons des obus, qui, d'ailleurs, ne nous épouvantent pas. Enfin, la section arrive au but; en voulant moi-même donner l'exemple du devoir pour aller en patrouille avec quatre hommes savoir si cette artillerie était soutenue par de l'infanterie, nous recevons une grosse "marmite" de leur 420 à 20 mètres derrière nous. Le déplacement m'a jeté dans une rivière qui se trouvait à peu près à 40 mètres. Mes hommes, pris de panique et croyant ne plus me revoir, ont regagné la tranchée; et moi, tout étourdi par la secousse, je suis resté sans connaissance; ce n'est que la fraicheur du matin qui m'a ranimé, et je me suis vu dans l'eau jusqu'à la ceinture et j'avais la tête, grâce au sac et au fusil, accrochée à des roseaux. Tu parles si j'étais dans de beaux draps: le plus difficile était de me sortir de cette situation; comme un ancien zouzou n'est jamais pris au dépourvu, je grimpe sur l'autre côté de la rive en nageant un peu, car il y avait assez de fond; mais, malédiction! je vois les Boches qui s'apprêtent à venir. Je ne fais ni une ni deux, j'attends, bien caché. Je n'en aperçois que sept à huit. Je me dis: "C'est une patrouille, je vais les laisser bien avancer, et puis, quand ils seront à ma portée, tir à répétition." Ils ne me voyaient pas, car j'avais eu la prudence de mettre mon képi sur les roseaux du côté opposé. Ils tirent sur mon képi. J'en descends quatre, et les autres, croyant avoir affaire à un détachement plus fort, se sauvent; moi, tout engourdi et transi de froid, je ne pouvais plus bouger.

Au bruit de cette fusillade, une patrouille des nôtres de 15 hommes vint. En me voyant ainsi, on me demanda qu'est-ce que je faisais là. J'expliquai le cas et on vint me chercher avec un brancard; je me suis plus tard mis debout, mais pas pour aller bien loin; je n'ai pu continuer à marcher; le deuxième jour, j'ai dû m'aliter, assez gravement malade.

Plus tard, j'ai été évacué sur Nice, où l'on nous soigne comme des millionnaires qui viendraient passer la saison. Mais je dois ajouter que les Boches ont pris quelque chose pour leur rhume. On a fait 105 prisonniers le lendemain de mon évacuation. J'ai su depuis que j'avais accompli ma mission; aussi le commandant me porta à l'ordre du jour.

A LA GAMELLE AVEC SON LIEUTENANT

Depuis trois jours, raconte un turco aux jambes brisées, nous n'avions pas touché de vivres; on commençait vraiment à se sentir disparaître. Mon lieutenant—un qu'on aime et qui sait marcher, vous savez—nous a rassemblés et a demandé:

—Qui a encore des vivres de réserve?

Personne ne répondait, parce qu'il faut bien avouer que, quand on les a, on aime autant les garder. Enfin, je me suis décidé; j'ai dit:

—J'ai une boîte de singe, mon lieutenant, je vous la donne, avec le pain que j'avais gardé. Vous êtes vingt; vous allez partager chaque boîte en quatre et vous mangerez ça avec un petit morceau de pain chacun. Ce n'est pas beaucoup, mais ça vous soutiendra toujours un peu.

Pendant qu'on obéissait et qu'on faisait le partage, le lieutenant est allé s'asseoir à l'écart. Il a même mis la tête dans ses mains et j'ai compris que c'était pour ne pas nous voir manger. Il était pâle, pâle. J'ai été devant lui et je me suis mis au port d'armes. Il m'a dit avec impatience:

—Eh bien! qu'est-ce que tu veux encore?

—Excuses, mrn!u -.ççço-j usd vous avez mal fait le compte; nous ne sommes pas vingt.

—Comment, vous n'êtes pas vingt?

—Non, mon lieutenant, nous sommes vingt et un, et je ne toucherai pas à cette portion si vous n'en prenez pas la moitié.

Les officiers sont sensibles, quelquefois, c'est extraordinaire! J'ai vu de grosses larmes sur la figure de mon lieutenant, et il ne voulait pas accepter! Ça, par exemple, c'était un peu fort. Mais quand il a compris qu'il me rendait furieux et que, vraiment, comme je le lui disais (car je suis têtu), je ne mangerais pas, il a changé d'avis brusquement et m'a dit:

—Assieds-toi là. Merci. Nous mangerons ensemble.

Pensez si j'étais fier d'être à la gamelle avec mon lieutenant!

CE QU'ILS LAISSENT DERRIERE EUX

En Pologne, 95 villes et 4,500 villages ont été détruits

Londres, 24.—Les statistiques publiées à Pétrograd sur les dégâts causés aux propriétés privées en Pologne russe par l'invasion allemande ont été communiquées aujourd'hui à l'agence Reuter.

D'après ces statistiques, 95 villes ou gros bourgs ont été détruits, 4,500 petits villages ont été brûlés.

Ces chiffres s'appliquent aux provinces polonaises. Les dommages sont estimés à plus de 2 millions de francs.

L'ATTAQUE DES DARDANELLES

Les troupes du général d'Amade débarquent dans la presqu'île de Gallipolli

Londres, 24.—D'après une dépêche d'Athènes au "Daily Express", les alliés ont débarqué des troupes et des transports dans la presqu'île de Gallipoli, au golfe de Saros.

Une attaque générale sur les forts des Dardanelles doit être entreprise aussitôt l'arrivée des navires de guerre français et anglais qui sont sur le point de rejoindre l'escadre.

Le correspondant à Athènes du "Daily Mail" envoie la dépêche suivante:

"Les navires de l'escadre des Dardanelles ont profité du ralentissement des opérations causé par le mauvais temps pour réparer leurs avaries. Beaucoup d'ouvriers anglais se trouvent sur le "Gaulois" et on dit dans les milieux bien autorisés que le cuirassé sera rapidement réparé et pourra reprendre le combat avec efficacité."

Paris, 24.—D'après une dépêche d'Athènes à l'agence Havas, le bombardement des forts turcs des Dardanelles a été repris hier matin à dix heures par la flotte alliée. Les navires de guerre étaient accompagnés dans le détroit par une grande quantité de dragueurs de mine.

* * *

Berlin, 24, par T. S. F. via Sayville.—Parmi les nouvelles reçues par l'agence des nouvelles d'outre-mer, se trouvent la suivante:

"Le "Giornale d'Italia" de Rome, a reçu une dépêche d'Athènes disant que le cuirassé anglais "Cornwallis" a été mis hors de combat dans le combat des Dardanelles."

LES PRISONNIERS DES RUSSES

On compte 173,924 Allemands et 410,257 Autrichiens

Paris, 28.—Le bulletin mensuel de la chambre de commerce dit qu'à la date du 3 février les Russes avaient capturé 1,476 officiers et 173,924 soldats allemands et 3,621 officiers et 410,257 soldats autrichiens.

"Les grandes pertes, ajoute le bulletin, subies pendant la campagne ont abaissé tellement la proportion d'officiers dans différents corps de l'armée allemande que si d'autres étaient encore enlevés pour conduire des troupes fraîches, il y aurait une sérieuse pénurie d'officiers pour les troupes déjà en campagne."

"LA GUERRE SERA COURTE"

Telle est l'opinion du général French qui compte sur une fructueuse campagne de printemps. — Le problème des munitions

Paris, 24.—"Des munitions, encore des munitions et toujours des munitions". Tel est, dans l'opinion du général French, le problème essentiel de la guerre actuelle, dit le correspondant de l'agence Havas au quartier général de l'armée anglaise en France.

"Les munitions forment la base de toute avance, a ajouté sir John French, chacun des adversaires en a grand besoin, mais les Allemands en ont encore plus besoin que nous. Je sens depuis quelque temps qu'ils économisent leurs obus. Ils ne les gaspillent pas comme au début. Ils les économisent en raison de la rareté, en Allemagne, du mitrate, nécessaire à leur fabrication.

"Le moral de leurs soldats n'est plus le même non plus. Il se dégage des prisonniers que nous faisons une impression de fatigue et de lassitude. Tous leurs calculs étaient basés sur l'écrasement rapide de leurs ennemis. Ce plan ayant échoué, le moral de leurs soldats s'en ressent.

"Les difficultés économiques à l'intérieur de l'empire germanique deviennent chaque jour plus sérieuses. Sans doute les Allemands sont encore loin de la famine, mais il est manifeste qu'ils éprouvent des difficultés à s'approvisionner et cela a une grande importance.

"Je ne crois pas que la guerre dure longtemps. Le printemps s'annonce bien pour les alliés. Nous sommes tous convaincus ici, moi comme les autres, qu'une victoire décisive et définitive nous est réservée à la fin de ces durs mois de guerre d'hiver."

Pour Lire au Foyer le Dimanche



UN MEURTRIER

La Russie a énormément augmenté ses ressources en supprimant la vente de l'alcool. De cette seule façon elle a augmenté sa puissance de production de trente à cinquante pour cent. C'est comme si elle avait ajouté des millions de travailleurs à sa réserve sans augmenter les dépenses pour les maintenir.—Discours de Lloyd George, chancelier dé l'Echiquier, à la Chambre des Communes, 14 février 1915.

Ainsi donc en prohibant la vente de l'alcool, la Russie a contrebalancé les pertes causées par une guerre effroyable.

On parle beaucoup au Canada de misères, de désastres financiers, de chômage. Pourquoi ne songe-t-on pas à fermer plus de "bars" meurtriers qui détruisent les forces vives du pays, le bonheur des familles, l'aisance, la santé de notre classe ouvrière et même de nos habitants. Bannissez l'alcool du pays, vous doublerez sa prospérité.

Un buveur invétéré disait naguère en France: "Je ne bois plus, depuis que mes garçons sont partis pour la guerre. Ce n'est pas le temps de se démolir la santé; je n'éprouve plus aucun besoin de boire.' '

Oh! si tous les lâches buveurs qui exaspèrent les souffrances et la misère de leurs familles voulaient bien réfléchir à leur conduite néfaste, ils crieraient bien vite: "Ce n'est pas le temps de se démolir la santé, quand les temps sont durs, quand il faut s'ingénier pour vivre et se tirer des menaces de la faim."

Le gouvernement français vient d'interdire la vente de l'absinthe; que ne ferme-t-il tant de milliers de cabarets où l'on peut s'empoisonner à son aise!

Quand tous les peuples patriotes se liguent contre les débordements de l'alcool, il est honteux de voir la campagne qui se mène au Canada pour l'empoisonnement de nos braves gens.

La plupart de nos journaux clament les bienfaits patriotiques du "gin" canadien. "Buvez du "gin" canadien; votre intérieur réflètera le sentiment national, si vous avez à la maison du "gin" Croix Rouge."

Ailleurs on montre son patriotisme en mettant de formidables obstacles à la vente de l'alcool, ici les journaux patriotes, à grands renforts d'annonces et de gravures payantes, poussent à l'alcoolisme, en faisant miroiter aux yeux de tous les tentations de l'intempérance.

Pourquoi cette contradiction? Quel patriotisme y a-t-il à travailler à la démolition des santés de nos braves gens?

Le "gin" a beau être pur, porter l'estampille du gouvernement, c'est toujours du "gin". Il ne rend pas moins alcoolique et n'empoisonne pas moins que le "gin" importé d'Allemagne.

Au reste ce "gin" canadien est-il si canadien que cela? Est-ce que ce "gin" canadien ne porte pas le nom de Melchers? Est-ce que Melchers n'a pas vendu ses intérêts à un Allemand?

Ce "gin" empoisonneur n'est pas si canadien qu'on veut bien le dire. Il vaut mieux être patriote d'autre façon.

L. R.

LA BIENHEUREUSE JEANNE D'ARC ET LES "BOCHES"

Sur le piédestal de la statue de Jeanne d'Arc, édifiée à Longwy, les Boches ont eu l'impudence de coller une pancarte sur laquelle on lit en allemand.

"La Pucelle d'Orléans a toujours été l'adversaire des Anglais. Les Français combattent aujourd'hui aux côtés des Anglais. Jeanne d'Arc ne peut être avec les Français. Elle est avec nous." Jeanne d'Arc avec les Boches! L'idée, en dépit de la gravité des temps, n'est-elle pas du plus haut comique!

UN NOUVEAU JEU

Une mère de famille nous écrit pour demander ce qu'il faut penser du **jeu de l'assiette.**

Nos connaissances ne s'étendent pas jusqu'à cette nouvelle découverte. Cette sorte de science fait tant de progrès aujourd'hui que nous ne pouvons pas la suivre. Saint Thomas, dans ses traités de théologie, ne se rend pas au **jeu de l'assiette**; et c'est à peine même si la morale de Gury s'occupe de ceux qui mettent les pieds dans les plats.

A en juger toutefois par la description que nous en donne cette mère, nous croyons que ce qu'elle appelle un amusement de famille est plutôt un amusement de chats et de jeunes chiens.

Faire la **polissonne,** ou **faire la** souris, nous semble moins indécent que ridicule. Ce cas est plutôt prévu par le code de l'étiquette, que par celui de l'Evangile. Il n'y a pas jusqu'ici de quoi effrayer une bonne mère de famille.

Mais donner des **gages** qu'on rachète en mesurant vingt ou vingt-cinq verges de ruban—c'est-à-dire en donnant vingt ou vingt-cinq baisers—renouveler cette tâche une douzaine de fois dans une soirée, cela devient, surtout pour des jeunes filles qui ont travaillé toute la semaine, aussi peu convenable que peu reposant. Voyez-vous d'ici le jeune homme épousant une jeune fille qui aurait joué une dizaine d'années à **l'assiette,** et qui croirait lui donner son premier baiser? Voyez-vous ses yeux de faïence quand on lui apprendrait qu'elle a mesuré tout le ruban du quartier? qu'elle vient justement d'achever son rôle de souris? et qu'elle a gagné tous les prix en faisant la polissonne?

Croyez-moi, madame: vous me paraissez une très digne mère de famille, très soucieuse de la dignité de vos filles: ne permettez pas chez vous le **jeu de l'assiette.**

C'EST PAPA!

C'était un samedi, vers quatre ou cinq heures du soir. Contournant une rue, je me trouvai tout à coup parmi un rassemblement gouailleur. Tous parlaient fort, ricanaient, se haussaient sur le bout des pieds pour apercevoir quelque chose qui "grouillait", là, au fond. Je m'arrêtai De temps en temps, des grognements articulés semblaient sortir de terre et provoquaient de grands éclats de rire. Je me faufilai jusqu'à l'objet d'une telle curiosité. Horreur! Un homme d'une quarantaine d'années se vautrait, ivre, à côté du trottoir, l'oeil rouge et visqueux, la bouche écumeuse et la barbe immonde, secoué de hoquets qui lui contractaient les lèvres et les narines et gonflaient ses paupières de sang.

Des gamins l'accablaient de sarcasmes et le poussaient du bout de leurs bottes; lui, se vengeait en bavant l'incohérence et le blasphème. Alors, on pouffait de rire, et l'on renchérissait de plaisanteries plus grossières que je n'ose écrire. Tout à coup: "La police!" cria-t-on. La foule s'éparpilla et quelqu'un chuchota: "On va le mener en prison".

Seul, un petit garçon d'une dizaine d'années reste là, figé, la bouche ouverte comme dans l'épouvante, fixant l'être titubant traîné au poste.

—Que fais-tu là, petit? lui dis-je.

—C'est papa! murmura-t-il. Les sanglots l'étouffèrent.

* * *

C'est son père! Pauvre enfant! il a tout vu, tout entendu, tout subi; c'est son père, l'opprobe de sa mère et de ses frères. Demain, la famille se saignera pour le ravoir, et le samedi suivant, s'il rentre à la maison, ce sera pour battre sa femme et lui arracher le dernier sou qu'elle aura gagné elle-même pour ne pas mourir de faim avec ses enfants. Le soir, après s'être plaint du souper fourni par la charité publique, il retournera boire; il boira ainsi sa paye hebdomadaire, jusqu'à ce que, ruiné, stupide, hors de service, on retrouve dans la rue ou à l'hôpital, sa charpente disloquée.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

LE MARIAGE EST INDISSOLUBLE

En face de la montée constante du divorce, même dans notre pays, nos lecteurs nous sauront certainement gré de leur signaler la récente décision de Rome dans la cause Gould-de Castellane. Une fois de plus l'Eglise a prouvé qu'elle était l'irréductible défenseur du foyer. De nouveau, elle a réaffirmé, dans un procès qui s'est imposé à l'attention de l'Europe et des Etats-Unis, indissoluble, ne pouvant être brisée par nul décret humain, l'union que contractent, sous ses lois, deux personnes qualifiées.

Cette fameuse affaire Gould-de Castellane se résume ainsi:

Anna Gould, protestante, épousa le comte de Castellane, catholique, d'après les lois de l'Eglise Catholique dans la ville de New-York. Elle appartenait à une riche famille américaine; son mari à une grande famille de France. Des enfants naquirent de cette union et des différents entre les époux. Les tribunaux de France accordèrent le divorce à l'épouse. Peu après elle épousa le cousin de son mari et devint la princesse de Sagan et, plus tard, duchesse de Talleyrand. Un décret des tribunaux civils lui confia la garde des enfants nés de son mariage avec de Castellane. Quelques années plus tard. De Castellane demanda aux tribunaux ecclésiastiques de déclarer nul son mariage avec une non-catholique, alléguant à l'appui plusieurs raisons, entre autres que son épouse n'avait pas eu l'intention de contracter un mariage chrétien indissoluble. Il en donnait comme preuve différentes déclarations d'elle sur le divorce, déclarations faites avant le mariage. De Castellane perdit ce premier procès: le mariage fut déclaré valide. Un second procès, basé sur une nouvelle preuve, fit déclarer nul le mariage, parce que l'épouse n'aurait point eu l'intention de contracter un vrai mariage chrétien. La comtesse appella de cette décision. Et c'est le jugement dans ce dernier appel que Rome a fait connaître dernièrement. Après un nouvel examen de tous les témoignages et en conformité avec les immuables lois de l'Eglise sur le mariage, les tribunaux de Rome ont, dans cet appel final, conclu à la validité du mariage.

Un fait vaut d'être noté. C'est qu'en demandant aux tribunaux de Rome d'affirmer la validité de son mariage avec De Castellane, la comtesse confessait par là la nullité de son second mariage avec de Sagan.

Le mariage est indissoluble, pour les pauvres et les riches, pour les faibles et les puissants, ces derniers se nommassent-ils le prince de Sagan ou Henri VIII, roi d'Angleterre.

CE QUE VEUT DIRE LA GUERRE

C'est peut-être par les détails, tout humbles qu'ils soient parfois, que se saisit toute la grandeur tragique d'un fait.

Le clergé français est sous les drapeaux: on admire son dévouement et son courage, mais a-t-on réellement compris ce que cela signifiait dans la brutale réalité des choses. S'est-on demandé dans quel état la réponse à l'appel de la patrie pouvait placer un diocèse?

Un exemple, que nous empruntons à une revue française, montrera à nos lecteurs l'un des douloureux côtés de cette guerre et, comment et dans quelle mesure elle affecte le clergé de France.

Dans le diocèse de Viviers, de 300 ecclésiastiques susceptibles d'être soldats, c'est-à-dire ayant entre 18 et 48 ans, une quinzaine sont réformés, une cinquantaine appartiennent au service auxiliaire: tous les autres, au service armé.

Qu'on applique ces chiffres à notre diocèse et l'on pourra juger du désarroi que peut causer la guerre dans la vie du clergé français.

LES IRLANDAIS CATHOLIQUES ET L'ARMEE

Selon les rapports officiels du gouvernement anglais, il y a 79,000 catholiques irlandais dans l'armée anglaise. Les catholiques irlandais ne constituant pas même huit pour cent de la population du Royaume-Uni, cela est un record vraiment merveilleux. A ce taux-là, l'Angleterre protestante, pour fournir sa quote-part, doit donner son million de soldats

LA "MENACE" EST CONDAMNEE

Il y a quelques mois, le maître général des postes, sur la recommandation de son sous-ministre, un protestant, refusait la circulation postale à la **Menace**, feuille protestante du sud des Etats-Unis.

L'abbé Rossman, de Joplin, Missouri, vient de faire condamner ce journal à lui payer $1,500 de dommages pour un article libelleux attaquant son caractère de prêtre respectable. Et voilà maintenant que le gouvernement américain entre en danse. Et il débute tout modestement par l'arrestation des trois principaux rédacteurs de la **Menace.** Ils sont tout bonnement accusés d'avoir violé les lois postales américaines.

L'édition américaine de la **Menace** touche évidemment à sa fin. De plus longs jours ne paraissent pas attendre l'édition canadienne, publiée à Toronto, la ville de toutes les licences. Le maître général des postes, en réponse à un député, a déclaré ces jours derniers qu'il allait faire une enquête pour établir si vraiment la **Menace,** édition canadienne, est retournée au genre calomniateur et ignoble qu'elle avait adopté au début. S'il en est ainsi, elle cessera de vivre.

C'est donc un arrêt de mort, car de fait la **Menace** est coupable de ce dont on l'accuse.

CES TRAITRES DE JESUITES

Certaines de nos bonnes feuilles protestantes ne rêvent que de Jésuites complotant pour l'Autriche et l'Allemagne.

Nous nous demandons comment elles vont expliquer à leurs lecteurs que le 18 février dernier vingt et un jeunes Pères de la Compagnie de Jésus étaient déjà tombés sous les balles allemandes.

Et cela n'inclut ni les blessés, ni les prisonniers.

LE PROTESTANTISME DANS L'AMERIQUE DU SUD

Après soixante-dix ans de missions protestantes dans l'Amérique du Sud et la dépense d'immenses sommes d'argent, les protestants ne réclament que 41,037 protestants. La population totale est de quarante millions. Cela reviendrait à un protestant par mille habitants.

Rien d'étonnant après cela, comme note le confrère qui rapporte ce fait, que les protestants aient une maigre opinion des catholiques.

L'INSPECTION DES COUVENTS

Dans cinq législatures des Etats-Unis, on a présenté, cet hiver, des projets de loi décrétant l'inspection des couvents, cloitres, etc. L'Arkansas a voté son projet par 60 voix contre 34 et la Californie par 47 contre 12.

Nul de ces projets n'a encore été adopté par le sénat de ces états.

Pays de toutes les libertés, ces Etats-Unis. On s'y prépare déjà à violer les couvents et les cloîtres.

Quel terrible danger pour un état que d'avoir dans ses limites quelques bonnes religieuses demandant à Dieu le pardon des péchés de la foule, ou donnant leur vie au soulagement des miséreux et des incurables.

POUR NOS FRERES DE L'ONTARIO

Le timbre-cachet du Sacré-Coeur est vendu au bénéfice des écoles canadiennes-françaises de la Province d'Ontario. C'est un moyen facile pour le pauvre comme pour le riche de contribuer à la défense de nos frères persécutés dans leur langue et dans leur foi, tout en implorant les bénédictions du Sacré-Coeur sur le Canada français tout entier.

Adresse: **Monsieur le Secrétaire General** des Oeuvres de l'Action Sociale Catholique, 101, rue Sainte-Anne, Québec, P. Q.

Le dernier Congrès Eucharistique international, à Lourdes, en 1914, a proclamé, au nom de toutes les nations catholiques, la royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il a, de plus, émis le veou que cette vérité salutaire soit activement propagée, et popularisée avec amour, dans tous les milieux de l'univers chrétien.—Conformément à cette direction un prêtre canadien, zélateur dévoué au règne social du Divin Maître, a eu la généreuse inspiration de faire préparer, sans retard, spécialement pour le Canada catholique et français, un timbre-blason du Sacré-Coeur de Jésus, Roi des sociétés. Ce joli timbre sert très avantageusement de cachet pour les lettres, et il peut aussi s'apposer très bien au verso des cartes postales, comme sur tout autre imprimé ou objet susceptible de fournir l'occasion propice à une affirmation opportune de la foi en la royauté de Jésus-Christ. Il constitue un moyen excellent, et facile, de répandre l'idée bienfaisante, comme aussi de généraliser ce culte de salut. Pour tous ceux qui en font usage, il contribuera à mériter la réalisation de cette belle promesse de Notre-Seigneur à la Bienheureuse Marguerite-Marie: — "Ceux qui répandront cette dévotion auront leur nom écrit dans mon Coeur, et il n'en sera jamais effacé!..." N'est-ce pas le salut assuré, puisqu'un nom de réprouvé ne saurait rester gravé dans le Sacré-Coeur de Jésus?...

Le timbre-cachet du règne social de Jésus-Christ a pour motif principal le drapeau national canadien-français aux armes du Sacré-Coeur, avec cette touchante imploration en exergue:—"Coeur Sacré de Jésus—Notre Roi—Sauvez notre patrie—Le Canada français!"

Le Secrétariat général des Oeuvres de l'Action Sociale Catholique—101, rue Sainte-Anne, Québec—est en mesure de procurer le timbre-cachet du Sacré-Coeur à ceux qui désirent le propager. Le prix en est fixé à $2.00 du mille, ou $1,15 pour 500, et 25 sous du cent, franco par la poste.

L'Action Sociale, 5 janvier 1915.

UNE IMMENSE RETRAITE

R. M., sergent niçois, 6e bataillon de chasseurs à pied, écrit:

Si j'étais mieux installé et s'il faisait moins froid, je vous aurais rapporté quelques-uns de ces petits faits édifiants qui, chaque jour, me font pleurer...

C'est la conversion, ou du moins, le retour en masse à la foi qui sera vraiment le fruit de cette guerre; on se croirait à une immense retraite où chacun se purifie et surtout réfléchit. Le champ de bataille devient un champ de prières, où, je le disais hier à quelqu'un les oraisons jaluculatoires crépitent comme des balles. Si vous saviez comme c'est beau, mon cher Père, on peut maintenant parler du bon Dieu à n'importe qui, on trouve un écho là où l'on ne trouvait qu'un sourire sceptique sinon moqueur, il y a cinq mois. Tout le monde va à confesse, on ne compte plus les communions. Les aumôniers manquent à certains jours pour entendre les peccadilles de ces braves gens qui ne s'étaient peut-être pas confessés depuis vingt ans.

Jusqu'ici, j'ai été l'objet d'une protection toute spéciale de la Sainte Vierge; il est vrai que je m'y recommande chaque jour, mais les prières qui sont faites à mon intention à Nice et chez moi y sont sûrement pour une grande part.

CONSEILS

—Alors, M..., vous avez fait vos Pâques?

—Oui.

—Et j'aime à croire que vous avez fait cela sérieusement?

—Certes, j'ai fait mon possible.

—Parfait. Mais avez-vous songé que tout n'est pas fini jusqu'à l'année prochaine?

—Pas fini? Que voulez-vous de plus?

—Oh! c'est très simple. Etes-vous un homme d'honneur?

—...Est-ce que par hasard vous douteriez... Dans ce cas...

—Ne vous emballez pas et laissez-moi continuer mon interrogatoire. Un homme d'honneur, et vous l'êtes, que doit-il faire quand il a donné sa parole?

—Mais la tenir, sans cela, c'est un...

—Chut! pas de gros mots! D'ailleurs, n'allons pas plus vite que le vent; je continue. La veille de Pâques, vous vous êtes confessé, et, pendant que le prêtre vous pardonnait vos péchés par l'absolution, vous avec réctié un acte de contrition. Avez-vous réfléchi au sens des paroles qu'alors vous avez prononcées?

—...?

—D'une façon un peu vague, peut-être? Laissez-moi vous expliquer. Il y a dans l'acte de contrition: 1o l'expression d'un regret pour les fautes passées, et aussi, 2o le ferme propos, c'est-à-dire la résolution sincère, la promesse formelle faite à Dieu de ne plus commettre les mêmes fautes. C'est, en somme, une parole d'honneur donnée à Dieu d'être désormais un meilleur chrétien. Est-ce ça?

—Evidemment.

—En sorte que si vous ne tenez pas votre promesse, si vous retombez dans les mêmes fautes, vous manquerez à votre parole d'honneur et vous serez un...

—Parfaitement, un lâche, compris!

—Donc, désormais,

Vous devez:

Chaque matin et chaque soir faire une petite prière.

Tous les dimanches, à moins d'impossibilité, entendre la sainte messe, et si possible, y communier.

Le vendredi, faire maigre et observer les lois du Carême si vous n'avez pas une raison sérieuse d'en être dispensé.

Respecter le bien de votre prochain et observer la charité à son égard.

Vous ne devez plus:

Travailelr le dimanche, sauf le cas de réelle nécessité.

Blasphémer le nom du bon Dieu.

Lire de mauais livres ou de mauvais journaux.

Fréquenter les mauvais théâtres, vous exposer aux occasions dangereuses.

Et puisque la boisson a été la cause principale de vos désordres, vous ne devez plus fraterniser avec les buveurs et avec la bouteille.

Réfléchissez!

LES GAMINS DE LIEGE

Rue haute, raconte le "Courrier de l'armée" belge, deux gamins chantent à pleins poumons sur un air populaire:

Marie, Marie...

Et du Boche on fait du bouillie!...

Deux Allemands qui passent ont compris, empoignent les petits chanteurs et les entraînent vers le kommandatur.

Grand émoi parmi les autres gamins du quartier, qui, étonnés, leur font cortège. Alors, un des deux gosses, très sérieux, se retourne et dit à un de ses camarades:

Susse, va une fois dire à ma mère que je suis prisonnier de guerre!

Le chrétien sincère doit mourir au monde, il lui reste asez d'aspirations à donner à Dieu.



Sainte-Félicité, 9 mars 1915.

Monsieur l'abbé O. Corbeil, ptre.,

Archevêché de Saint-Boniface, Man.

Monsieur l'abbé,

J'ai lu dans la "Presse" votre article par lequel vous nous conseillez d'aller établir nos enfants au Manitoba, et je viens, par cette lettre, vous demander quelques renseignements.

Je vous dirai d'abord que ma famille est de 12 anfants: 7 garçons et 5 filles. L'aîné des garçons a 19 ans, le deuxième 15, un autre est âgé de 12 ans et est capable de m'aider; les autres sont encore jeunes. Parmi mes filles l'une a 18 ans, une autre 17 et une troisième 14, mais capable de me rendre service. Moi, je suis âgé de 42 ans et j'aime beaucoup la culture de la terre.

Comme je trouve à vendre ma propriété $5,000—$1,500 comptant et le reste par versements de $200 par année,—veuillez m'indiquer le prix du voyage vers le Manitoba. Ensuite il me sera facile de voir de combien d'argent je puis disposer.

Me sera-t-il possible de m'acheter au Manitoba une propriété en la payant une partie en argent comptant et le reste par versements? Les versements à terme seront-ils avec intérêt ou non? S'ils portent intérêts, à quel taux?

Cette propriété sera-t-elle bien éloignée des écoles, de l'église, des médecins et des magasins? Veuillez aussi m'indiquer d'autres inconvénients que je ne prévois pas; car je n'ai jamais voyagé et je me trouverai tout à fait étranger là-bas. Il faudra être bien courageux.

Dites-moi quand commencent les semences et s'il m'est possible de me rendre asez tôt pour les faire. Combien de jour prend le voyage depuis la gare de Matane jusqu'à Winnipeg et quel est le prix du billet?

Je sais que la terre du Manitoba est de beaucoup meilleure que celle d'ici, et c'est pour cette raison que je voudrais y établir mes enfants, afin de les voir groupés autour de moi.

Veuillez avoir la bonté de me répondre immédiatement.

Votre très obligé,

....

Sainte-Félicité, Comté de Matane.

Voilà un bel oiseau. Qui le prendra? Evidement il ne peut se fixer qu'en un seul endroit, mais plusieurs demandes analogues à celle-ci sont entre les mains de M. l'abbé Corbejl, qui est très empêché de répondre d'une manière satisfaisante faute de renseignements bien précis.

Voilà, ce nous semble, de l'ouvrage pour les Sociétés Saint-Jean-Baptiste paroissiales qui veulent se former en comité de colonisation pour leurs centres respectifs.

En attendant que le Bureau Exécutif de la Société Saint-Jean-Baptiste provinciale soit prêt à faire de la besogne, M. l'abbé Corbeil, qui consacre une bonne partie de son temps à l'oeuvre de la colonisation, recevra ces renseignements avec plaisir, les metfra en ordre et les consultera avec profit pour les colons et pour les centres manitobains lorsque d'autres lettres comme celle que nous citons plus haut lui parviendront.

Nos vieilles paroisses demandent du renfort, leurs demandes sont fort légitimes, qu'elles mettent un peu ceux qui veulent les servir en état de leur être utiles.

Nous osons le redire de nouveau, un homme ou deux dans chacune de nos vieilles paroisses consacrant quelques heures par mois à renseigner qui de droit sur les conditions de leurs paroisses seraient autant d'agents de colonisation coopérant à l'oeuvre commune. L'oeuvre languira aussi longtemps que cette action locale ne sera pas organisée. On se plaindra, parfois amèrement, sur le peu de progrès des efforts de ceux qui s'occupent de l'intérêt de tous; a-t-on la pensée de faire quelquefois aussi son "Mea culpa".

Mais ne passons pas tout d'un coup d'une extrémité à l'autre, et n'allons pas naïvement croire que les colons vont affluer dès que nos listes de renseignements précis auront été envoyées à qui de droit.

Le recrutement des vieilles paroisses est oeuvre difficile et pour cent renseignements donnés on ne récoltera peut-être pas autant de nouveau colons. Que cela ne soit pas une raison de cesser d'envoyer des renseignements. Ce serait vraiment être peu pratique que de croire qu'en pareille matière tous les coups vont aller au but. L'important, c'est de déposer la semence; la récolte viendra en son temps. Agissons.

L'INDIVIDUALITE DES VACHES

On rencontre encore des laitiers qui se contentent de connaître la quantité totale de lait que donne leurs troupeaux; les uns inscrivent simplement le poids de la canistre envoyée à la fabrique tous les jours; les autres inscrivent la quantité de lait par mois; d'autres encore sont satisfaits de connaître la production moyenne par vache pendant la saison de fabrication.

Tous ces laitiers oublient un fait sur lequel on ne saurait trop insister; c'est que les vaches ont de "l'individualité" tout comme les gens ont de la "personnalité." Pourquoi, dans des conditions à peu près égales, deux vaches donnent-elles des quantités très différentes de lait et de gras? Même en supposant que l'on sache tout ce qui se passe à l'intérieur de la vache, il nous resterait encore bien des choses à apprendre sur les mytères de la fabrication du lait!

Nous savons une chose cependant c'est que la production du lait et le pourcentage de gras que contient ce lait, peuvent varier d'un jour à l'autre de la façon la plus étrange. Par exemple, la première partie du lait tiré peut ne pas contenir à moitié autant de gras que la dernière partie. La vache peut être également indisposée; quelques-unes de ses délicates fonctions nerveuses peuvent être temporairement dérangées; les extrêmes de température, l'exposition du froid, l'excitation, toutes ces choses peuvent influer sur la production et la richesse du lait. On voit donc que pour apprécier intelligemment la valeur d'une vache il ne faut pas se baser sur une seule épreuve ou une seule pesée, mais sur la production totale de la saison. Une moyenne de troupeau ne dit rien du tout, les vaches ont de l'individualité et si l'on veut les exploiter intelligemment et avantageusement, il faut connaître cette individualité. Si vous ne contrôlez pas déjà le rendement de chaque vache, écrivez au service de l'industrie laitière à Ottawa et demandez des feuilles pour l'inscription des pesées du lait et des aliments.

C. F. W.

QUE DONNE L'EPREUVE DU LAIT DE VOS VOISINS?

Supposez que vous ayez fait faire l'épreuve du lait d'une de vos vaches; vous avez appris par cette épreuve que ce lait, pendant le premier mois de lactation, contient 3.4 pour cent de gras; ceci vous indique-t-il ce que sera la richesse de ce lait pendant les deux mois qui vont suivre? Nullement. Une vache du toupeau peut continuer à donner du lait ayant le même pourcentage de gras pendant trois ou quatre mois de suite; une autre donnera un lait beaucoup plus riche le troisième mois et ce lait continuera à s'enrichir; enfin le lait d'une vache peut s'enrichir beaucoup plus vite que celui d'une autre. C'est pourquoi, à la fin de la saison, une vache aura donné beaucoup plus de gras qu'une autre qui a produit à peu près la même quantité de lait. On voit donc que l'épreuve du lait, tout comme la pesée du lait, est une question très importante. Il ne suffit pas non plus de soumettre à l'épreuve le lait mélangé du troupeau; c'est la productivité de chaque vache qu'il faut connaître. Il y a aussi une autre raison qui nous pousse à insister auprès des cultivateurs pour qu'ils fassent éprouver leur lait régulièrement; c'est que la proportion moyenne du gras dans le pays en général, semble diminuer graduellement. Or la valeur du lait dépend de la crème, c'est-à-dire du pourcentage de gras qu'il renferme. Il importe donc que le laitier connaisse les vaches qui donnent le lait le plus riche. Il peut désirer conserver du lait spécialement riche pour sa propre table; il pourra vendre à un meilleur prix une vache dont la richesse du lait est connue; il élèvera de préférence les génisses qui proviennent de vaches dont le lait est riche; il y a donc bien des raisons et des bonnes raisons, pour qu'il fasse faire régulièrement l'épreuve du lait de chacune de ses vaches. Rien n'est plus facile que de prendre un échantillon trois jours par mois et de faire éprouver l'échantillon composé une fois par mois. Demandez à votre fabrique de faire ces épreuves, parlez-en au contrôleur laitier ou écrivez au Service de l'industrie laitière à Ottawa qui vous indiquera dans quelle conditions vous pouvez faire faire ces épreuves gratuitement.

C. F. W.

AU FEU!

Mon cheval ne peut fienter; il a la bouche brûlante, la tête lourde, pesante et abrutie; il la laisse aller dans la mangeoire; il perd l'appétit. Il fait parfois des crottins mal roulés et couverts d'une sorte de peau blanche. Il a des coliques plus ou moins fortes.

Comment rémédier à cela?

Mettez votre animal à la diète et maintenez ce régime autant que possible jusqu'à la guérison; donnez-lui un lavement émollient, composé comme nous allons vous indiquer et continuez d'en donner un ou deux par jour.

Comme l'un des caractères de cette maladie est un grand feu dans tout le corps de l'animal—c'est de là que la maladie tire son nom,—il faut tâcher de rafraîchir autant que possible les entrailles de la bête. Pour cela il faut lui donner matin et soir un lavement, lui faire manger du son mouillé d'eau tiède, la faire boire à l'eau blanche et tiède, en cas qu'elle veuille boire. Il est des chevaux qui périraient plutôt de soif que de boire de l'eau blanche ou de l'eau chaude; en pareil cas on la donne la moins froide que faire se peut.

Avant de donner un lavement à votre cheval, ayez la précaution de le vider ou déboucher; le remède pourra ainsi pénétrer dans les entrailles et amollir les matières qui s'y sont endurcies.

Un lavement émollient se fait comme suit: on fait bouillir dans deux pintes d'eau un picotin de son de froment.

Il est très important que durant toute sa maladie, l'animal soit tenu bien chaudement. On peut—cela est même recommandé—le purger avec huit onces de sel de Glaubet qu'on lui fait prendre dans de l'eau blanchie à la farine ou dans du son mouillé.

Quand l'animal est en voie de guérison, on le remet peu à peu à son régime habituel.

QUESTION

Sur un retour de cassage, labouré à l'automne, préparé à la herse à roues (dicksé), j'ai, au printemps dernier, semé en blé—au milieu d'avril.

Ma récolte n'a été que quatre minots l'acre.

On me dit que je puis avoir beaucoup plus dans une terre aussi bien préparée. Moi, j'attribue mon échec au manque de pluie.

Si telle n'est point la raison, on m'obligerait beaucoup en me disant ce qui a manqué à mon terrain.

J.-M. Desrosiers, Ptre,

Aubigny, Man.

BESTIAUX

Faible demande de bestiaux la semaine dernière: les prix ont continué à baisser. L'état du marché ne s'améliore pas, les taureaux de choix n'obtenant que $6.75; seulement des bêtes tout à fait excellentes obtiennent le haut prix. Il n'y a que des acheteurs du pays. Point d'acheteurs du dehors. L'approvisionnement fait plus que répondre à la demande. Comparé à ceux des deux semaines précédentes, les prix ont subi au cent livres une diminution de $0.40 à $1.00. La demande de vaches et de génisses grasses a été pauvre et l'est encore. Les marchés extérieurs sont peu encourageants et l'on n'y expédie rien si ce n'est à perte.

Il y a une bonne demande d'animaux de races et d'élevage, mais l'approvisionnement est si pauvre qu'il est difficile d'y répondre d'une façon satisfaisante.

Toutes différentes sont les conditions du marché aux cochons. Les prix ont monté de 25 à 40 sous par cent livres durant la semaine dernière; il y a aujourd'hui une bonne demande de cochons de choix pour lesquels on offre $7.75. On offre $5.75 à $6.00 pour les bons cochons gras de 100 à 150 livres: les cochons de 50 à 90 livres valent de $5.00 à $5.25. La demande est excellente au-dedans et au dehors et le marché semble solide.

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Taureaux—	
Premier choix	$6.75 à $7.25
Bon choix	$6.25 à $6.75
Bon	$5.75 à $6.25
Elevage-choix"	$5.75 à $6.25
Bon	$2.25 à $5.75
De race—choix	$5.25 à $5.75
Moyens	$5.00 à $5.25
Boeufs—	
Premier choix	$5.00 à $5.25
Moyens	$4.50 à $5.00
Légers	$3.75 à $4.00
Boeufs—	
Premier choix	$4.75 à $5.00
Bon	$4.25 à $4.75
Moyens	$3.75 à $4.25
Ordinaires	$3.00 à $3.75
Vaches—	
Premier choix	$5.50 à $6.00
Bon choix	$5.00 à $5.50
Bon	$4.50 à $5.00
Elevage	$3.65 à $4.25
Pour le marché	$3.00 à $3.25
Bon pour la mise en conserve	$2.00 à $2.50
Génisses—	
Premier choix	$6.00 à $6.40
Bon choix	$5.60 à $6.00
Bon	$5.00 à $5.50
Elevage	$5.00 à $5.50
Cochons—	
De choix	$7.50
Légers	$5.15 à $6.00
Très légers	$4.50 à $5.00
Truies	$5.50
Truies maigres	$4.50

LES PRODUITS

Prix du gros

Fin de la semaine dernière

Ooeufs—	
Frais pondus	.20
Beurre—	
Crêmerie	35
Ferme (dairy)	22-28
Saindoux—	
En briques	.12
Chaudière (50)	$6.13
Seau (20)	2.52
Caisse (5)	7.72
Caisse (3)	7.80
Fromage—	
Nouveau	.19¾
Twins	.20
Viandes préparées—	
Boeuf	12½-12
Veau	.12½
Mouton	13-16
Porc	.09½
Viandes cuites—	
Jambon	.13.17
Bacon	.13-.18
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	.22
Bologne	.10
Saucisse de porc	10½
Pieds de cochons	$1.25
Volailles—	
Coqs	.06
Poulets	.09
Dindes	.12
Canards	.09
Oies	.09
Alimentation—	
Son (tonne)	$24-$25
"Shorts"	$26-$27
Sucre—	
Extra, garanti	$7.30
Foin et fourrage—	
Manitoba, naturel	$17
No. 2	$16
No. 3	$12
Sauvage, No. 1	$14
Sauvage, No. 2	$12
Sauvage, No. 3	$11
Avoine, le boisseau	68-70
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine cassée	$41-42
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$33-$34
Fleur—	
Patents	$7.70
Avoine roulée, sac de 80	$3.50
Peaux—	
Gelées	13½-14
Brutes, No 1	5-5½
Brtues, No 2	4-4½
Mouton: tondus du printemps	50-51
Laine: rude	13-14
Laine: douce	15-16

LES GRAINS

Blé—	
No 1 nord	147½
No 2 nord	146¾
No 3 nord	144
No 4	138¾
No 5	134¾
No 6	128¾
Fourrage	125¾
Avoines—	
No 2 blanche	60¾
No 3 blanche	58½
Extra No 1 fourrage	58½
No 1 fourrage	57½
No 2 fourrage	56½
Orge—	
No 3	75
No 4	69½
Rejeté	68
Fourrage	68
Lin—	
No 1 N W C	175¼
No 2 C W	172¼

AVIS IMPORTANT

Les labours d'été ont été considérables, l'été dernier, à cause de la sécheresse. Des champs qui promettaient une récolte d'avoine n'ont pas gardé leur apparence, et pour ne pas tout perdre on a fait un labour d'été.

On se promet de prendre cette année la valeur de deux récoltes.

Fort bien, mais défiez-vous.

—Mais défiez-vous de quoi dites-vous?

—Défiez-vous de semer du blé "Red Fyfe". Semez du blé "Marquis".

—Mais pourquoi cette différence?

—Pour la raison toute simple qu'advenant une année pluvieuse votre blé "Red Fyfe" va monter trop haut, va pousser en "orgueil", comme disent nos gens, pour s'écraser ensuite et donner un pauvre rendement.

Le blé "Marquis' pousse moins haut mais est plus vigoureux. Sur un labour d'été il donne toujours une bonne récolte même si le temps est moins favorable.

L'année dernière a été dûre, les prix de cette année s'annoncent rénumérateurs, ne courez pas de risques, allez au plus sûr.

Du blé "Marquis" sur votre labour d'été et l'an prochain vous y mettrez du "Red Fyfe".

Nous ne sommes vendeurs ni de l'une ni de l'autre sorte de blé. Notre avis n'est pas intéressé ou s'il l'est, il ne vise que l'intérêt de nos chers cultivateurs que nous voulons voir prospérer.

LES AMIS DES BOCHES

Ils massacrent les chrétiens par millions

Tiflis, 26. — Des détails sur l'un des plus épouvantables massacres de chrétiens des temps modernes sont contenus dans les lettres et les télégrammes arrivant d'Urumiah, ville située dans le nord-ouest de la Perse, où la mission presbytérienne américaine est menacée par les troupes régulières turques et par les Kurdes.

Vingt mille chrétiens indigènes ont été tués ou ont disparu. Environ quinze mille chrétiens se sont réfugiés à la mission américaine et deux mille à la mission française.

Deux cents martyrs ont été brûlés dans une église, Géorgetapa, où M. Harry Packard, médecin de la mission presbytérienne d'Urumiah, a risqué sa vie pour sauver 3,000 chrétiens indigènes qui venaient d'épuiser leurs munitions dans un dernier combat.

M. Packard est arrivé le troisième jour de la bataille et, s'enveloppant du drapeau américain, s'est avancé entre les lignes ennemies et a réussi à en imposer aux troupes turques.

EN PROVINCE

Certains de nos correspondants abusant de notre libéralité, nous avons décidé de n'accepter à l'avenir que les correspondances accompagnées du nom du correspondant. Comme dans le passé, ce nom ne sera pas donné dans le journal; il nous permettra de constater les correspondants sérieux et ceux qui ne le sont pas. Autant que possible écrire à l'encre et sur un seul côté de la feuille.

SAINT-NORBERT

Depuis vendredi tempête et grands froids. C'est déplorable pour nos cultivateurs qui voulaient semer bientôt. Espérons que la température s'améliorera.

* * *

Mercredi on déposait dans le cimetière de Saint-Norbert les restes mortels d'un enfant tendrement aimé de M. et Mme Collomb, de Norwood.

* * *

Vendredi avait lieu l'inhumation du Rév. T. Campeau. Quelle belle et touchante cérémonie! La bannière des Enfants de Marie, ainsi que plusieurs autres, semblaient se courber vers la terre pour pleurer l'homme de Dieu qui s'en allait pour toujours dans sa dernière demeure.

Malgré la tempête, l'église, quoi qu'assez petite, était remplie. Les parents et amis du cher défunt tinrent à venir lui rendre un dernier hommage.

Toutes nos sympathies à la famille du cher disparu.

M. P. Coutu sut remplir sa tâche d'une manière si délicate que nous l'en félicitons et l'en remercions.

Il est à espérer qu'à l'avenir nos catholiques canadiens-français se feront un devoir de choisir un entrepreneur de pompes funèbres catholique de préférence à un anglais et protestant. Avez-vous déjà vu un protestant s'adresser à un catholique dans de pareilles circonstances? Frères respectons notre nation canadienne et en vrai catholiques et patriotes répétons cette devise: "Vive notre belle langue française.

* * *

Nous apprenons aec regret que le fils de M. Simon St-Germain, parti pour la guerre, a été gravement blessé sur le champ de bataille. Espérons qu'il sera bientôt rétabli.

* * *

On apprend aussi la mort de M. Pierre Charette. Nos condoléances à M. G. Desgagné, de La Salle, beau-frère du défunt.

* * *

Nos conseillers, toujours si intéressés, ont obtenu du grain pour les semences.

Gracia.

SAINT-FRONT

Dimanche dernier nous avions le bonheur d'avoir au milieu de nous notre très aimé et dévoué pasteur, M. l'abbé Gamache, prêtre missionnaire, qui malgré les longs voyages et fatigues que cela lui occasionne, ne cesse de venir nous visiter et nous apporter le réconfort de la foi, dont nous avons tant besoin. Aussi c'est pour nous un jour de fête, car chacun se fait un devoir d'assister à la sainte messe. Après nous avoir rappelé les devoirs que comporte le saint temps du carême, notre pasteur nous parla des souffrances sans nom, et privations, que nos frères de France ont à supporter, en nous disant que chacun doit dans la mesure de ses moens, leur venir en aide. Même une prière, une pensée déposée aux pieds de la Vierge, ne restera point sans fruits.

* * *

Saint-Front entre dans sa troisième année d'existence comme colonie française; elle compte un groupe de 50 à 60 Français établis. Sur ce nombre une dizaine nous ont quittés pour se rendre sousl es drapeaux.

Nous faisons des voeux pour le retour triomphant de ces braves. Espérons qu'ils nous reviendront tous. Il nous fait plaisir d'annoncer que nous avons de bons musiciens et qu'ils savent se faire apprécier de nos amis de langue anglaise. Voilà déjà plusieurs fois qu'ils sont appelés à prêter leur précieux concours à des soirées organisées dans le but de faire quelques recettes qui sont envoyées ensuite aux fonds de secours français et belges.

* * *

Notre ami M. Jean-P Picton a eu le malheur de brûler sa maison.

* * *

Aux dernières réunions des Syndics, il fut décidé d'acheter des chaises pour le service de notre chapelle.

* * *

Nous désirons attirer l'attention des personnes qui désirent s'installer sur des homesteads. Notre place leur offrira des avantages pour la culture mixte.

LE PAS

Adrien Tallion, de Marcellin, Sask., est en voyage d'affaires dans notre ville. Il arrivait par le train de samedi.

* * *

MM. Stanislas Denis et Patrice Sarazin, ainsi que Médéric Sarazin, sa femme et ses trois enfants, venant de l'Annonciation, Québec, arrivaient samedi. Ils se sont choisi des terrains sur la rivière Carotte. Ils trouvent le pays assez avantageux pour les nouveaux colons.

* * *

Sa Grandeur Mgr O. Charlebois partait lundi pour un oyage de deux mois. Il doit s'arrêter à Dauphin et à Winnipeg; ensuite il continuera son voyage jusque dans la Province de Québec.

* * *

M. Jos. Courey a commencé à construire sa maison sur son homestead sur la rivière Carotte. M. C. Bénard compte commencer à construire le sien très prochainement.

* * *

M. D. Boileau a déménagé sur son homestead, sur la rivière Carotte, où il compte passer l'été.

* * *

La première pluie de l'année 1915 est tombée lundi soir.

* * *

M. Carré, ancien agent à Cumberland, de la maison Révillon Frères, qui était parti il y a environ un an et demi pour s'établir en Floride, revenait mardi.

* * *

M. Médéric Sarazin a loué la maison de M. D. Boileau, près du magasin de M. L. Allard.

* * *

M. Bercier, de Saint-Brieux, Sask., arrivait en notre ville mardi. C'est son intention de passer l'été parmi nous.

* * *

Naissances:—A M. et Mme Henri Langlois, un fils né mercredi soir. A M. et Mme Wilfrid Lafontaine, un fils né mercredi soir.

* * *

Décès.—Le plus jeune des enfants de M. Jos. Dionne est mort dimanche.

* * *

M. Jos. Moran a vendu son magasin ainsi que sa bâtisse, la semaine dernière. Il partait lundi pour Montréal, pour un voyage de quelques semaines.

* * *

La construction du chemin de voiture allant aux mines d'or du Lac Herb sera commencée sous peu.

* * *

D'après un bill qui doit être présenté à la Chambre, il sera défendu aux trappeurs de se servir de poison pour prendre les animaux à fourrure. Le seul fait de trouver du poison en la possession du trappeur sera une preuve qui suffira pour le faire condamner à une amende.

* * *

Le contrat pour la construction du pont traversant la rivière Nelson aux Rapides du Manitou a été donné. Les travaux de construction commenceront sous peu. Le pont aura une largeur de 500 pieds. M. J.-W. Porter, ingénieur en chef du chemin de fer de la Baie d'Hudson dit que les travaux de construction du pont seront poussés vivement, ainsi que la construction de la voie ferrée qui sera rendue en-deça de 40 milles de Port Nelson l'automne prochain.

* * *

Le commerce du poisson quoique encore dans son enfance, a démontré sa valeur. Durant la dernière saison 1,085,000 livres de poisson blanc, truites, brochets, etc., évalués à $54,250, ont été expédiés du Pas. Le total de poisson pris était de 1,740,000 livres, évalué à $78,520. Quand les lignes de chemin de fer communiquant avec les Provinces des Prairies seront construits, le Nouveau Manitoba fournira le poisson nécessaire pour toutes les tables de ces provinces, et il en restera. L'établissement d'une manufacture de conserve de poissons au Pas serait un bon placement pour quiconque aurait les fonds nécessaires pour ouvrir un établissement de ce genre.

* * *

Le Gouvernement, en faisant baisser le niveau de la rivière Saskatchewan, ouvrirait à la colonisation 6,000,000 d'acres d'un des terrains les plus riches qu'il y ait en Canada.

* * *

Les personnes désirant obtenir des informations sur Le Pas et ses environs pourraient s'adresser à M. D.-F. de Trémaudan, ou à M. A. Pelletier, qui se feront un plaisir de donner les informations voulues.

SAINT-ADOLPHE

M. W. Jacques est allé à Winnipeg cette semaine en voyage d'affaires; il était accompagné de sa dame qui se rendait en visite chez ses parents à Saint-Boniface.

* * *

La circulation des automobiles a déjà commencée dans notre petit village. C'est une preuve que les chemins construits l'été dernier sont bons, car à pareille époque les années précédentes nous ne pouvions sortir sans s'embourber.

* * *

On voit que le beau temps est arrivé, car dimanche dernier, après la messe, nous avons eu la visite d'un marchand de Saint-Boniface, qui est venu distribuer ses feuillets d'annonces. Nous n'en voulons pas à ce monsieur, mais comme nous ne désirons pas que le devant de notre église soit remplie de ces annonces, qui après avoir été distribuées sont plus souvent jetées au gré du vent que lues, nous dirons donc à ce marchand que son absence est plus agréable que sa visite et un bon moyen de mettre cela en pratique serait à nous citoyens de ne pas accepter ces feuilles.

* * *

Mlle M. Brin, de Saint-Boniface, et Mlle St-Onge, d'Aubigny, étaient parmi nous dimanche dernier en visite chez leur amie Mlle L. Leclerc.

* * *

MM. Amédée et Baptiste Lagassé sont de retour de Tamarack Lake, où ils ont passé l'hiver sur leurs homesteads.

Gaston.

FANNYSTELLE

M. A. Arnal est de retour de Goderick, Ont., avec un char de magnifiques chevaux.

* * *

M. Geo. Heizel est de retour du Nebraska où il a été passer quelques mois dans sa famille.

* * *

Notre conseiller municipal, M. Alphonse Castagner, a été samedi à la réunion mensuelle du Conseil à Elm Creek.

* * *

M. l'abbé Hogue, curé de Starbuck, était de passage au presbytère cette semaine.

* * *

M. Marcel Mollot est en visite d'affaires à Sainte-Rose du Lac, Man.

* * *

Nous sommes heureux d'apprendre que Mme Alfred Piché, malade depuis quelque temps, se rétablit et qu'elle est en bonne voie de guérison.

* * *

M. H.-F. Higley, de Winnipeg, était ici en visite d'affaires.

* * *

M. P.-A. Bouvier a visité la ville la semaine dernière.

Yvonnic.

THIBEAUVILLE

Mme Vve St-Mars, de Saint-Vital, est retournée chez elle la semaine dernière, après un séjour d'un mois au milieu de nous.

* * *

Dame Rumeur nous annonce un mariage pour la semaine de Pâques. J'sommes dur de creyance, mais les apparences, ti-ouais.

* * *

MM. Maxime et André Champagne sont allés à Winnipeg la semaine dernière en voyage d'affaires.

* * *

On annonce pour bientôt l'arrivée de trois ou quatre nouveaux colons, avec nombreuses familles. Ces colons ont compris les avantages qu'il y a dans notre paroisse, et s'empressent de venir prendre leur part dans la prospérité de notre pays.

* * *

La semaine dernière, grand concert au profit.... de qui? Au profit des auditeurs présents au dit concert.

Programme

1. Everybody's doing it.
2. Entr'acte. Everybody's doing it.
3. Applaudissements.
4. Everybody's etc.
5. Même chose, plus 1, 2, 3, 4.
6. et dernier, Every, etc., etc.

Plus d'applaudissements, pour la raison que les spectateurs étaient partis, les ingrats, sans remercier les musiciennes de leur avoir procuré une bonne demi-heure de sommeil.

* * *

Où sont les belles promesses de nos idylles du Conseil? Envolées comme toutes les promesses d'élections, et MM. les fermiers devront se "gratter l'oreille" et débourser pour avoir leur grain de semence. Est-ce travailler dans l'intérêt de vos électeurs, M. le Maire, que de leur refuser ce qu'ils vous demandent à grands cris?

Mais ne venez pas à Thibeauville aux prochaines élections, car vous serez certainement très mal reçu, et de plus vous courez la chance de ne plus présider le conseil une autre année.

L'Allumeur de Réverbères

Par Melle Cumming

Roman de La Liberté — No 20

Quant à vous, Gertrude, allez changer de chaussure si vous ne voulez pas courir risque de tomber bientôt entre mes mains. Au revoir!

Madame Sullivan avait été enchantée du docteur Jérémy; il ne fut pas sorti de la chambre, qu'elle entama son éloge.

—Qu'il est différent, dit-elle, de la plupart des docteurs! (Fraction de l'humanité pour laquelle madame Sullivan se sentait une antipathie insurmontable.) Il est si aimable et si bon que je cause avec lui de ma maladie comme si c'était avec vous-même, Gertrude.

La jeune-fille renchérit encore sur les éloges donnés à son vieil ami, et l'heure du thé était arrivée avant que les deux interlocutrices eussent épuisé ce sujet de conversation.

Après le repas du soir, et quand on eut décidé M. Cooper à se mettre au lit, madame Sullivan, confortablement établie sur son fauteuil, se félicita d'être enfin arrivée à l'heure la plus agréable de sa journée. Ce fut ce moment que Gertrude choisit pour se conformer aux recommandations du docteur.

Madame Sullivan ne s'opposa point autant que l'avait craint la jeune fille à l'introduction d'une domestique chez elle; elle se rendait parfaitement compte qu'elle était incapable d'aucune besogne, et tenait beaucoup à ce que Gertrude ne se fatiguât pas par un travail excessif comme elle l'avait fait pendant toute la semaine passée. Gertrude, voyant ses ouvertures bien accueillies, parla de Jane Miller comme d'une bonne et brave fille qui conviendrait sur tous les points. Il fut arrêté en conséquence qu'on lui en parlerait le lendemain matin.

Pour avoir un compte détaillé de l'emploi du temps de Gertrude pendant toute cette journée, il nous suffira de jeter sur elle un dernier regard. Il est dix heures, la maison est plongée dans le silence, M. Cooper dort profondément: Gertrude, qui vient d'écouter à sa porte, tranquillisée sur son compte par le bruyant ronflement qui a frappé son oreille; madame Sullivan, sous l'influence d'une potion calmante ordonnée par le docteur, jouit d'un sommeil paisible, dont elle était privée depuis trop longtemps. Dix petits oiseaux de Calcutta dorment sur leur perchoir dans une grande cage suspendue dans l'embrasure de la fenêtre. Gertrude, après avoir étendu sur la cage un tapis destiné à protéger ses petits habitants contre le froid de la nuit, fermé les portes et remis toutes choses à leur place, se trouve enfin libre de s'asseoir pour se livrer à la lecture, à la méditation et à la prière.

L'arrivée des vacances fut un bonheur pour Gertrude. Les classes étaient fermées, et elle avait plus de temps à donner aux soins qui la réclamaient ailleurs. Jane avait consenti à venir aider miss Gertrude. Sous sa direction, Jane fut à même, en peu de jours, de remplacer madame Sullivan dans les soins du ménage. Cette circonstance donna quelque liberté à Gertrude, et lui permit de rendre de fréquentes visites à Nan. Gertrude n'avait gardé aucun désir de vengeance des mauvais traitements qu'elle avait éprouvés. Elle avait déjà passé plusieurs nuits à côté de la malade, et celle-ci n'avait pas tardé à perdre ce sentiment de répulsion qu'elle avait manifesté à la présence de Gertrude. Nan prononçait souvent le nom de Gerty, et parfois il lui arrivait d'en parler de telle sorte que la jeune fille se croyait reconnue. Mais Gertrude finit par comprendre que Nan la prenait pour sa propre mère.

Une nuit, la dernière de la vie de Nan, Gertrude entendit prononcer son nom par la malade. Elle écouta attentivement, car elle n'avait jamais cessé d'espérer que Nan laisserait échapper quelque chose sur le secret de sa naissance; mais le nom ne fut pas répété. Tout à coup la malade se dressa sur son lit, et s'adressant à une personne imaginaire, cria d'une voix forte:

—Stephen! Stephen! rends-moi la montre, et dis-moi ce que tu as fait des boucles d'oreilles! Ces gens-là vont me le demander, que leur répondrai-je:

Il y eut une pause, durant laquelle les regards de la malade restèrent dirigés sur le mur, avec une fixité effrayante.

—Non! non! Stephen, je ne le dirai jamais! non, jamais!

Au moment où ses lèvres venaient de prononcer ces paroles, elle se retourna et aperçut Gertrude debout auprès de son lit:

—Avez-vous entendu, s'écria-t-elle, avez-vous entendu? et elle voulut s'élancer hors du lit. Mais sa tête retomba sur l'oreiller.

Gertrude pria M. et madame Miller de venir prendre sa place et se retira dans un autre appartement. Une heure après, madame Miller vint lui dire que Nan paraissait plus calme; mais qu'elle craignait bien que la pauvre femme n'approchât de sa fin. Gertrude, ne voulant pas troubler ses derniers instants, demeura dans la cuisine en proie aux sombres pensées qu'avaient éveillées dans son esprit les étranges paroles de Nan. Au point du jour, mistress Miller vint la rejoindre, et lui annonça que sa tante avait rendu le dernier soupir.

L'oeuvre de charité et de pardon était accomplie.

Les épreuves se succédaient avec une rapidité effrayante. Moins de trois semaines après le décès de Nan Grant, Paul Cooper fut également frappé par l'ange de la mort. On n'avait reçu qu'une seule lettre des voyageurs, encore cette lettre, écrite par mistress Ellis, ne contenait-elle que peu de détails. Elle était datée de la Havane.

"Tout cela n'est pas très agréable, Gertrude, écrivait en terminant mistress Ellis, et je ne serai contente que quand nous serons tous sains et saufs à la maison.... Dans la maison que nous occupons habite aussi une veuve avec son frère et ses nièces. La veuve est une rouée que je soupçonne fort d'avoir jeté son dévolu sur M. Graham et de chercher à lui faire faire une sottise. Quant à Emily et à moi, nous passons nos journées au salon; car toutes ces folies-là ne nous vont pas. Emily ne se plaint point, mais je vois qu'elle serait enchantée de revenir à Boston."

Gertrude écrivait souvent à Emily; mais la jeune fille était obligée de s'observer dans sa correspondance, et ne pouvait se livrer à ces épanchements de coeur qui rendaient si précieux à Gertrude ses entretiens avec son aimable et indulgente amie.

Chaque arrivage de la malle de l'Inde apportait des nouvelles de William Sullivan, dont les affaires continuaient à prospérer, et qui s'estimait heureux, malgré son exil, en pensant que ceux qu'il aimait le mieux jouissaient du fruit de son travail. Ses lettres continuaient à être empreintes de la même tendresse que par le passé.

Un dimanche dans la journée, quelques semaines après la mort de M. Cooper, Gertrude tenait à la main une lettre ouverte. Les nombreux timbres apposés sur l'adresse témoignaient assez d'où elle venait. Cette lettre avait été reçue le jour même, et madame Sullivan, que sa faiblesse retenait au lit, en écoutait la lecture pour la troisième fois. Les brillantes espérances dont parlait le jeune homme, le ton de gaieté qui régnait dans sa lettre faisaient assez comprendre qu'il ignorait encore la malheur qui pesait sur les siens et la perte qu'il venait de faire, et contrastaient singulièrement avec la douleur de celle qui lisait la lettre aussi bien que de celle qui en écoutait la lecture.

Tout en relisant un passage où Willie parlait du bonheur qu'il éprouverait le jour où il lui serait permis de presser dans ses bras sa bonne petite mère, dont il était depuis si longtemps séparé, Gertrude jeta à la dérobée un regard sur les joues pâles et amaigries de cette pauvre mère, et sentit à cette vue son coeur se briser de douleru. Toutes les craintes du docteur Jérémy s'étaient malheureusement réalisées. Le chagrin que la bonne dame avait ressenti de la perte de son père avait encore augmenté sa maladie. La pauvre femme déclinait rapidement.

Gertrude ignorait cependant encore si madame Sullivan connaissait sa position, elle n'avait jamais osé aborder ce sujet avec elle; et comme la malade n'avait point un seul instant perdu sa sérénité habituelle Gertrude supposait qu'elle se flattait toujours de l'espoir de guérir.

Tous ses doutes sur ce point cessèrent bientôt; car après être demeurée absorbée par ses pensées, ou peut-être par la prière, madame Sullivan tourna les yeux vers Gertrude, et lui dit d'une voix calme et résignée:

—Gertrude, je ne reverrai jamais Willie.

Gertrude ne répondit rien.

—Je voudrais lui écrire, continua la pauvre femme, afin de le préparer, ou plutôt, si vous voulez écrire pour moi, comme vous avez fait tant de fois, je vous dicterai ce qu'il lui faut dire. Il n'y a point de temps à perdre, car je sens que je m'affaiblis et que tout sera bientôt fini. Ce sera à vous, mon enfant, à lui annoncer cette nouvelle. Mais vous avez déjà rempli vis-à-vis de nous

CONFERENCE SUR LA TERRE-SAINTE

M. le juge Prud'homme traite de cet intéressant sujet.

La veillée du quinze courant restera marquée comme une empreinte profonde, dans la mémoire et le coeur des élèves du Pensionnat de Sainte-Anne.

Vous n'en douterez pas en apprenant que ce soir-là elles avaient l'immense avantage de faire un voyage en Terre-Sainte. En effet, M. le Juge Prud'homme répondant à l'invitation des bonnes Soeurs Grises "auxquelles il ne pouvait rien refuser" venait nous faire part des pieux et édifiants souvenirs de son pèlerinage aux Lieux Saints.

Jaffa

Puisque c'est de la Terre Sainte dont il va nous parler, le conférencier nous fait immédiatement faire escale à Jaffa. Ce n'est pas si facile de se rendre du paquebot, en pleine Méditerranée, jusqu'à l'ancienne joppé. La mer est dangereuse à cet endroit et au cours de cette même année, vingt-deux personnes avaient péri en faisant ce trajet. On peut se rendre du navire, à terre, soit une distance de deux milles environ, par les barques de l'agence Cook, dont le tarif est de $5 par passager, ou s'y faire transporter par les Bédouins, qui quelquefois n'exigeront qu'une piastre, au gré du pèlerin, mais quand on sera parvenu à l'endroit périlleux, se feront faire remise de $20 à $25 et même plus. M. le Juge, accompagné de sa dame, virent la barque s'emplir à moitié d'eau, d'un seul jet.

Arrivé à Jaffa, ils se rendirent au Couvent des Franciscains et y furent reçus par le bon Père Beauregard, un Canadien français. Le Couvent des Franciscains compte un grand nombre de portes de fer. La cause en est qu'il sert de refuge aux chrétiens lorsqu'il y a des émeutes, ce qui arrive assez fréquemment. Le bon Père Beauregard se souvient de son cher Canada; il demande comme une faveur à son hôte distingué de lui faire parvenir à son retour une croquette de "sucre du pays". "Soyez certains que je n'y ai pas manqué."

Au point de vue historique, Jaffa est remarquable en ce qu'elle a été fondée par Japhet, troisième fils de Noé. On y visite une basilique consacrée à Sainte-Thabite qui fut la première religieuse; elle vivait même du temps de Notre-Seigneur. Elle avait fait tant de bien durant sa vie, qu'à sa mort, le peuple demanda sa résurrection, et Saint Pierre, de passage à Jaffa, la ressuscita.

Il y a une distance de cinquante milles environ entre Jaffa et Jérusalem. En quittant la ville on aperçoit dans la plaine l'endroit où eurent lieu les guerre contre Philistins. On passe aussi près d'une statue équestre représentant saint Georges, patron de l'Angleterre. Plus loin le tombeau de Samuel, celui de Samson; ces tombeaux n'offrent rien de remarquable comme architecture. Ce sont des monceaux de pierres, placées avec symétrie à la base, mais au sommet, jetées au petit bonheur. Près de celui de Samson, nous aperçûmes, dit le conférencier, deux renards, ce qui fit dire à un Irlandais, compagnon de voyage, que Samson avait oublié de leur attacher à la queue des torches enflammées!

A quinze milles de la ville se trouve l'endroit où David triompha de Goliath. A 3 ou 4 milles plus loin, celui où Josué remporta sa fameuse victoire après avoir fait arrêter le soleil.

En approchant des murs de Jérusalem, nous apercevons le tombeau du vieux de la Montagne, surnommé ainsi parce qu'il faisait la terreur des habitants. Ceux encore de plusieurs Croisés, surmontés de croix. Nous avons quitté la plaine fertile pour faire un trajet de vingt-cinq milles à travers monts et vallées. J'ai dit plaine fertile. En effet, c'est une terre des plus riches et qui produirait en abondance, mais on ne la cultive pas parce qu'il faudrait donner 33% au percepteur plus 17% d'autres droits. On comprend qu'avec de telles conditions on préfère la laisser inculte.

Nous arrivons dans la vallée de Josaphat, remarquable en ce qu'elle nous réunira tous au dernier jugement. Elle a une longueur d'un demi ou de trois quarts de mille. Près de la ville, sur le chemin de Béthamie et de Jéricho, se trouve le torrent de Cédron. Il est à sec durant neuf mois de l'année. Durant les trois autres il transporte la pluie qui tombe sans relâche du matin jusqu'au soir.

Malgré ces pluies abondantes, Jérusalem, avec ses quatre-vingt mille habitants, Juifs, Arabes, Mahométans, est la ville la plus malpropre de l'univers.

A l'est du Cédron, voisin du tombeau d'Absalon, se trouve le jardin des Olives. Il a une superficie d'environ quatre arpents. A l'entrée se trouve une pierre, indiquant l'endroit où Titus commença à faire le siège de la ville. C'est là aussi que quatre jours après son entrée triomphale à Jérusalem, Notre-Seigneur, se plaçant en face de la porte dorée, prononça ces angoissantes paroles: "Jérusalem, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins et tu ne l'as pas voulu, etc."

Au jardin des Oliviers, on voit encore deux de ces arbres qui ont été témoins de l'agonie du Sauveur; l'un d'eux est soutenu par un morceau de pierre, l'autre donne presque les mêmes signes de vétusté, sauf que la tête est encore verte et continue de regarder vers le ciel. On s'étonne de voir que des arbres puissent vivre plus de vingt siècles. Mais Pline le Jeune, célèbre naturaliste, ne disait-il pas que l'olivier est un arbre immortel.

A l'autre extrémité du jardin se trouve une grande pierre pouvant donner place à une dizaine de personnes. "J'avais toujours jugé sévèrement, dit M. le Juge, les trois apôtres Pierre, Jacques et Jean, de s'être endormis sur cette pierre lors de la nuit à jamais mémorable de l'agonie. Cependant depuis que le soir où moi-même je m'asseyais sur cette pierre au moment où le soleil disparaissait, la nuit enveloppant silencieusement la ville et le jardin, je me serais moi-même laissé aller à un sommeil profond si Mme Prud'homme ne fut venue me tirer de mon assoupissement. Depuis je suis plus indulgent!"

A côté du jardin se trouve le Mont des Oliviers où Notre-Seigneur monta au ciel... Au bas de ce mont se trouve le tombeau de la Vierge Marie. Le Fils de Dieu semble-t-il, a voulu par là montrer que seule sa divine mère pouvait l'approcher de si près.

C'est encore au jardin que l'on trouve l'endroit où Judas vint donner au maître le baiser perfide. A un mille environ, on aperçoit un monceau de pierres; c'est l'endroit où le traître se pendit. On l'appelle le Mont du Scandale. Un peu plus loin, l'autre côté de la vallée du Tyropéon se trouve un magnifique jardin. Tous les meilleurs fruits de l'univers s'y donnent rendez-vous. C'est le champ du potier: Haceldama. Il est la propriété d'un Américain. Tout près se trouvent la vallée de Josaphat, le tombeau d'Isaïe et la Géhenne. Cette dernière n'est autre chose que la vallée, comprise entre le Mont Sion et le Mont du Mauvais Conseil où fut décidée la mort du Sauveur.

Le tombeau d'Absalon, situé presque vis-à-vis la Porte Dorée, donnée à Salomon par la reine de Saba, est encore aujourd'hui de la part des Juifs un objet de réprobation. En passant auprès, ils y lancent des pierres en disant: "Mauvais fils". Ils en jettent tant que les autorités doivent les faire enlever.

Pénétrés dans la ville de Jérusalem (vision de la paix), nous visitons les ruines de ce temple de Salomon si magnifique, si riche autrefois, tout éblouissant d'aiguilles d'or, à tel point qu'il fallait se porter la main au front, la vue n'en pouvant soutenir l'éclat lorsqu'on approchait.

Voie douloureuse

A l'endroit où était le palais de Pilate, il ne reste plus que deux colonnes surmontées d'un arche; c'était le prétoire. C'est là que Jésus, après avoir subi la flagellation, fût montré au peuple: "Ecce homo". C'est de là aussi qu'Il partit chargé de sa croix pour se rendre au Golgotha. Non loin de là, et à l'opposé l'une de l'autre, se trouvent la maison de Lazare et celle du mauvais riche. Le première, petite, mais assez bien conservée; l'autre, plus vaste mais plus décrépite. A peu de distance l'endroit que l'on nomme aujourd'hui les spasmes de Marie. C'est là qu'en compagnie de saint Jean, la divine Mère rencontra son fils, chargé de sa croix. A cet endroit l'on discontinue la procession pour entrer dans une petite chapelle où se trouve représenté le corps de notre Rédempteur. Les fidèles s'en approchent et l'embrassant, c'est le cas de le dire. Madame Prud'homme, prise de timidité respectueuse, ne voulait que baiser les pieds du Sauveur. M. le Juge, très pratique, lui dit: "Ma femme, à Jérusalem comme à Jérusalem", et tous deux baisèrent Notre-Seigneur sur la joue, en le prenant par le cou.

De retour au chemin de la Croix, on trouve le chemin plus incliné. Tant que la voie était horizontale, Notre-Seigneur ne succomba pas, et sa première et les autres chutes furent dues surtout à l'inclinaison de la route. C'est alors que l'on invita Simon de Cyrène à aider Notre-Seigneur. Il ne le fit pas sans se faire prier, mais il comprit mieux ensuite.

Puis c'est l'endroit où Bérénice mieux connue sous le nom de Véronique, vint essuyer la face de Jésus, couverte de poussière et de sang. Bérénice était juive; elle avait donc un double mérite à venir soulager Notre-Seigneur puisque toute sa race, à peu d'exceptions, détestait le Fils de Dieu. "Il faut bien l'avouer, dit M. le Juge, en fait d'héroïsme, les femmes ont toujours surpassé le sexe fort. Sainte Véronique en est la preuve, puisqu'elle ne tient compte ni des menaces ni des coups des bourreaux." Et maintenant, nous sommes en dehors de la ville et arrivons au Golgotha. Cet endroit aujourd'hui est couvert d'une immense basilique. Sur le Mont du Calvaire, nous trouvons l'endroit où fut plantée la croix du Christ. La cavité est profonde d'environ une coudée; j'y ai plongé la main à plusieurs reprises, tenant mon chapelet que je conserve encore précieusement. En avant, à dix pieds environ, et un peu vers la gauche, l'endroit où se tenait Marie: Stabat Mater juxta crucem. A droite, l'endroit du crucifiement du bon larron. A gauche, celui du mauvais, et entre celui du Christ et le sien, une large et profonde ouverture dans le rocher: les rochers se fendirent.

Il semble que Notre-Seigneur ait voulu marquer par là la distance entre le ciel et l'abîme où doit être précipité ce malheureux.

En descendant du Golgotha, nous passons près de l'autel d'un saint qui nous ressemble, dit M. le Juge, parce qu'il était pécheur. C'est celui de saint Longin, qui avait percé d'une lance le côté sacré du Sauveur.

Dans la vallée, c'est-à-dire entre le Golgotha et le mont Gareb, se trouve la maison de Joseph d'Arimathie. Près de la maison se trouve un jardin et dans le flanc de la vallée se trouve le tombeau. Non loin de là il y a une pierre sur laquelle fut déposé le corps de Notre-Seigneur avant de l'ensevelir dans le tombeau. Les pèlerins déposent sur cette pierre une tunique qu'ils conservent ensuite précieusement et qui servira pour les envelopper lors de leur propre sépulture. M. le conférencier regrette de n'avoir pas rempli ce détail intéressant. Il nous explique ensuite la forme du tombeau de Notre-Seigneur. D'abord une porte en forme de couloir de quatre pieds de hauteur environ, puis à l'intérieur à trois pieds du sol, dans le mur de droite se trouve creusée à même le mur, la table qui reçut le corps de Jésus crucifié. On recouvrait l'endroit où il était d'une pierre plus mince, mais à l'entrée du couloir on roulait une lourde pierre semblable à une meule de moulin. C'est ce que signifient ces paroles de l'évangile: "revolvit lapidem?", roula la pierre. C'est là que Marie Madeleine, arrivée la première au sépulcre, vit par l'extrémité de l'embrasure que ne fermait pas complètement la pierre, que Jésus n'était plus là. Se retournant elle aperçoit Notre-Seigneur sous la forme d'un jardinier, qui lui dit: "Noli me tangere". Ne me touchez pas. Et à ces mots elle le reconnut.

(A suivre)

Pilule pour les intellectuels.—Celui qui travaille surtout du cerveau est plus que les autres enclin aux troubles digestifs, parce qu'il doit surtout compter sur son énergie nerveuse tandis que l'autre compte surtout sur sa force musculaire. Le mauvais état du cerveau veut dire que l'estomac et le foie sont irréguliers et le remède qui se peut employer dans un tel cas ce sont les Pilules Végétales de Parmelee. Elles sont spécialement composées pour ce cas et tous ceux qui les emploient peuvent témoigner de leur valeur.

L'ITALIE ET LA GUERRE

Les sujets teutons doivent quitter l'Italie sans retard

Rome, 23.—Les sujets allemands et autrichiens ont été avisés par les consuls de leurs gouvernements respectifs de quitter l'Italie le plus tôt possible.

On annonce qu'il y a tant d'espions allemands en Italie, que l'état-major général a été obligé de changer ses plans de mobilisation, car il y a tout lieu de croire que les secrets qui s'y rattachaient ont été révélés.

Une partie de la police italienne a été détachée pour surveiller les Allemands qui sont entrés dernièrement en Italie dans des circonstances considérées suspectes.

Le "Giornale d'Italia" publie l'interview suivante qu'un de ses reporters a eue avec le général Pistoja, député de Cremone.

—Le moment est venu maintenant de rassembler sur la frontière une armée sur le pied de guerre et déployée stratégiquement, ce qui demandera une quinzaine de jours.

"Même en admettant que des concessions puissent être offertes, la vue de nos troupes donnera à notre diplomatie le privilège de parler fort, le pays étant en état de lever le poing prêt à frapper dur."

Après avoir examiné la situation des forces austro-allemandes, le général Pistoja dit que "les empires du Centre ne peuvent se permettre de laisser derrière eux un million de troupes fraîches de première ligne à dix jours de marche de Vienne".

* * *

Venise, 23.—La censure autrichienne a interdit aux journaux de faire des commentaires sur les relations entre l'Autriche et l'Italie.

Le bureau de la presse du ministère des affaires étrangères a conseillé aux journalistes de s'abstenir de s'occuper du sujet. En conséquence, les Autrichiens ignorent complètement la situation internationale.

Comme vermicide, il n'y a rien égalant l'Exterminateur de Vers de Mother Graves. Il a sauvé la vie à d'innombrables enfants.

LA PERTE DU "BOUVET"

C'est au cri de "Vive la France", poussé par l'équipage, que le cuirassé sombra

Paris, 24.—Le correspondant à Tenedos du journal d'Athènes "Patris", qui décrit le combat où le "Gaulois" et le "Bouvet" ont pris part, dit que c'est en criant "Vive la France!" que les officiers et l'équipage du "Bouvet" sombrèrent avec leur navire.

"Le capitaine du "Bouvet" avait reçu l'ordre de traverser un champ de mines sous-marines des plus dangereux et de forcer un passage jusqu'à Chanak Kalessi.

"A 1 h. 20 de l'après-midi, le "Bouvet' était à environ dix kilomètres de Chanak et bombardait le fort Dardanus. Il avait traversé deux champs de mines. Le "Gaulois" le suivait, dirigeant sur ce fort le feu de tous ses canons.

"Le commandant du "Bouvet" par une adroite manoeuvre évita deux mines sous-marines qu'un contre-torpilleur fit exploser, mais le "Bouvet" heurta alors une troisième mine qui l'atteignit près des soutes et le fit couler immédiatement.

"Sept survivants de cette catastrophe montèrent dans une chaloupe et passèrent la nuit dans une baie, sur le côté européen du détroit. Ils furent recueillis le lendemain par un contre-torpilleur anglais.

"Quand le capitaine du "Gaulois" vit que le "Bouvet" coulait il commanda: "En avant, à toute vapeur", mais son navire avait été touché sept fois par des projectiles et il fut obligé de se retirer et de faire jeter l'ancre au large de l'île Mavrais."

---

de si pénibles devoirs, que je suis bien aise d'alléger cette cruelle mission en préparant un peu mon fils. Voulez-vous commencer cette lettre dès aujourd'hui?

—Certainement, chère tante, si vous le croyez nécessaire.

—Oui, Gerty. Dans la lettre que vous avez écrite à mon fils, vous lui parliez surtout de la maladie et de la mort de mon pauvre père. Lui avez-vous dit en même temps quelque chose de nature à l'alarmer sur ma position?

—Non, rien.

—Pauvre enfant! je n'ai que bien juste le temps de l'avertir. Je le sens bien, et n'ai pas besoin que le docteur Jérémy me dise que je vais mourir.

—Vous en a-t-il donc parlé? demanda Gertrude en se dirigeant vers son pupitre, où elle prit tout ce qui lui était nécessaire pour écrire.

—Non, Gerty, il est trop prudent pour cela; mais c'est moi qui lui en ai parlé, et il ne m'a point contredite. Vous-même vous en étiez sûre depuis longtemps, n'est-ce pas? continua-t-elle en jetant un regard profond sur Gertrude, qui, penchée sur elle, écartait de son visage les cheveux échappés de dessous sa coiffure.

—Il y a quelques semaines, en effet, que j'ai de grandes craintes, reprit Gertrude en imprimant un baiser sur le front pâle de la mère de Willie.

—Et pourquoi ne me l'avoir pas dit?

—A quoi bon, chère tante? Je savais bien qu'à quelque moment qu'il plût au Seigneur de vous rappeler à lui vous étiez toujours prête à paraître en sa présence.

—Est-on jamais prêt, Gertrude?

—Oui, sans doute, quand depuis plusieurs années on est comme vous un modèle de piété et de douceur. A l'exception d'Emily, chère tante, je ne connais personne qui soit aussi digne du ciel que vous.

—Oh! non, Gerty. Je ne suis qu'une pauvre pécheresse, et mes aspirations vers Dieu sont toujours mêlées du regret de la terre. Je voudrais revoir mon fils avant de mourir, et je suis préoccupée de cette idée plus que je ne devrais l'être à l'approche de la mort.

—Ah! chère tante, s'écria Gertrude, nous ne sommes tous que de faibles créatures, et tant que votre âme sera unie à votre corps vous penserez à votre Willie. Mais cela ne peut être un péché, c'est si naturel!

—Je ne sais, Gerty; peut-être est-ce une pensée coupable; mais s'il en est ainsi, j'espère qu'avant de quitter cette terre, l'esprit du Seigneur me visitera et que la chrétienne finira par l'emporter sur la mère.

Une demi-heure après madame Sullivan s'endormit d'un sommeil si doux et si paisible, qu'on voyait ses traits refléter le calme et la paix de son âme.

Quand elle s'éveilla, la nuit était venue. N'apercevant pas Gertrude à cause de l'obscurité, elle l'appela doucement. La jeune fille en l'entendant prit une lumière et s'approcha du lit.

—Gertrude, dit madame Sullivan, je viens de faire un bien beau rêve. Asseyez-vous près de moi, mon enfant, et laissez-moi vous le raconter. Les faits eussent été réels qu'ils ne m'eussent pas paru plus vrais. Je me sentais emportée à travers les airs; pendant quelque temps je voyageai au milieu des nuages et des étoiles. Je traversai ainsi pardessus la terre et la mer. Enfin je vis se dresser devant moi une grande et belle cité pleine d'églises, de tours, de monuments de toute espèce, ainsi que d'une multitude de peuple qui s'agitait dans toutes les directions. A mesure que j'approchais de la ville, je distinguais les visages des hommes et des femmes qui composaient cette multitude; au milieu d'eux il y avait quelqu'un qui ressemblait à Willie, je le suivis, et bientôt je fus certaine que c'était mon fils. Il paraissait plus âgé qu'à l'époque où nous le vîmes pour la dernière fois, et il se trouvait en tous points conforme au portrait que je me suis fait de lui d'après ce qu'il nous a dit dans ses lettres. Je continuai à le suivre à travers les rues de cette vaste cité, enfin il arriva au pied d'un grand édifice qui s'élevait au centre même de la ville. Il y entra; j'étais toujours derrière lui. Nous traversâmes de nombreuses galeries, et de grands et magnifiques appartements au bout desquels nous trouvâmes une salle immense; au milieu se dressait une grande table couverte de la plus riche vaisselle et des mets les plus somptueux. Autour de cette table étaient assis plusieurs jeunes gens; tous étaient superbement vêtus; quelques-uns d'entre eux avaient même un beau visage, et leur aspect me charma d'abord. Mais par un étrange pouvoir j'avais le don de lire au fond de leurs coeurs, et je vis toute la méchanceté qui y était cachée.

Grand nombre de jeunes gens, tous plus ou moins adonnés au plaisir et à la dissipation, marchaient à grands pas vers leur ruine. Leurs visages n'en exprimaient pas moins la gaieté la plus vive. Willie s'approcha de ce groupe, vers lequel un secret penchant semblait l'attirer.

L'un des jeunes convives lui offrit un siège, et tous d'une commune voix l'engagèrent à s'asseoir. Mon fils obéit à cette invitation, et le jeune homme qui était placé à sa droite remplit un vere de vin, et le lui présenta. Willie hésita un moment, puis, acceptant le verre, il le porta à ses lèvres. Au même instant, je le touchai légèrement à l'épaule, il se retourna, m'aperçut, et le verre échappé à ses mains se brisa en mille morceaux. Je l'appelai d'un geste, il se leva pour me suivre. Les jeunes gens le rappelèrent à haute voix, l'un d'eux, même, essaya de le retenir par le bras; mais il se dégagea et vint avec moi. Ma voix suffit pour l'arrêter sur cette route funeste. Bientôt nous nous retrouvâmes ensemble.

—Maintenant, Gertrude, continua madame Sullivan, la coupe d'amertume a été éloignée de mes lèvres, car Dieu dans sa bonté a envoyé un de ses anges à mon secours. Je ne regrette plus l'absence de mon fils, et je mourrai en bénissant la Providence, entre les mains de laquelle j'abandonne avec confiance le bonheur et le salut de mon enfant. J'ai compris que, vivante, la mère de Willie serait impuissante à le protéger contre la tentation, mais que son âme veillera sur lui du sein de la vie éternelle. Et maintenant, mon père, ajouta la pieuse créature en levant les mains au ciel, je vous dis du fond de mon coeur. "Que votre volonté soit faite et non la mienne."

Depuis ce jour jusqu'à celui de sa mort, qui eut lieu un mois après, la constance et la résignation de madame Sullivan ne se démentirent pas un seul instant. Ainsi qu'elle le disait, la coupe d'amertume avait été détournée de ses lèvres.

Dans la lettre que Gertrude écrivit sous sa dictée, elle exprima à Willie sa confiance illimitée dans la bonté et dans la sagesse de la Providence, et l'exhorta à se montrer toujours soumis aux volontés de l'éternelle sagesse.

Gertrude croyant la lettre entièrement terminée, l'avait fermée et était sortie de la maison pour remplir quelques devoirs qui l'appelaient au-dehors. Pendant son absence, madame Sullivan rouvrit la lettre, et d'une main tremblante écrivit à son fils le dévouement de Gertrude.

"Mon fils, ajouta-t-elle en terminant, aussi longtemps que vous chérirez la mémoire de votre grand-père et de votre mère, il vous faudra témoigner votre reconnaissance à celle dont le coeur a été capable d'un dévouement tel que je ne puis même essayer de vous en donner une idée."

L'affaiblissement de madame Sullivan augmentait de jour en jour, mais la marche de la maladie était cependant tellement lente et insensible, que la mort arriva sans que Gertrude, qui avait suivi les progrès de chaque jour, fût préparée à ce coup inévitable.

Une nuit, au moment où Jane venait de se retirer, laissant Gertrude seule avec la malade, la jeune fille s'entendit appeler doucement. C'était la voix de madame Sullivan.

—Gertrude, lui dit-elle, avez-vous peur de me voir mourir?

—Non, répondit celle-ci en tremblant.

—Eh bien! mon enfant, tournez-moi le visage de votre côté, afin que votre figure soit la dernière chose que je voie encore en ce monde!

Ce furent les dernières paroles de madame Sullivan. Une heure après, elle rendit son âme à Dieu, sa main dans les mains de Gertrude et les yeux fixés sur ceux de cette amie dévouée.

XXV.—Nouveaux changements.

Les émotions profondes qui avaient tour à tour assailli Gertrude, jointes aux fatigues dont elle était accablée jour et nuit, avaient, malgré son courage, épuisé ses forces et affaibli sa santé. Une huitaine de jours après la mort de madame Sullivan, le docteur Jérémy parut craindre sérieusement pour elle une grave maladie. Cependant, ils finirent par diminuer, et Gertrude, quoique encore bien pâle et bien faible, put reprendre ses travaux interrompus et s'occuper de se pourvoir d'un nouveau logement.

Plusieurs familles lui firent des offres à cet égard; quelques-unes même furent si pressantes et si cordiales, qu'il était difficile de les refuser. Néanmoins, Gertrude, quoique touchée, comme elle devait l'être, de la sympathie qu'avaient excitée chez ses amis ses chagrins et sa solitude, préféra exécuter de suite le projet qu'elle avait formé de chercher une pension. Les motifs qui la guidèrent dans cette décision furent soumis par elle à ses amis, qui ne purent s'empêcher d'en reconnaître la sagesse et de les approuver. Ils cessèrent donc leurs offres, et se contentèrent de lui offrir leurs services pour la réalisation du plan qu'elle avait elle-même conçu.

Le docteur Jérémy se montra d'abord tout courroucé du refus que Gertrude fit d'aller s'établir sans délai chez lui, et d'y demeurer tant qu'elle s'y trouverait bien.

(A suivre)

120,000 AUTRICHIENS CAPTURES A PRZEMYSL

La capitulation de la forteresse galicienne a été précédée d'une sortie suprême à laquelle une partie de la garnison, affaiblie par la faim, a refusé de prendre part.

Pétrograd, 25.—Le ministère de la guerre a annoncé que 117,000 Autrichiens ont été capturés à Przemysl. Le bulletin officiel à ce sujet est ainsi conçu:

"D'après les chiffres fournis par le général Kusmanek, commandant en chef de la garnison autrichienne de Przemysl, les prisonniers faits par les Russes se composent de 9 généraux, 93 officiers d'état-major, 2,500 officiers et fonctionnaires et 117,000 hommes.

"On est en train de faire l'inventaire des canons et du matériel de guerre."

• • •

Pétrograd, 25.—Les événements qui ont précédé la dernière sortie de la garnison de Przemysl faite dans le but de briser le cercle de fer des troupes russes assiégeantes, sont décrits dans le bulletin officiel suivant:

"Pendant les derniers jours qui ont précédé la sortie finale, la garnison de Przemysl a reçu des rations plus substantielles. Chaque soldat a reçu assez de biscuits pour le nourrir pendant 5 jours, des vêtements neufs et chauds et des chaussures neuves. Les officiers furent chargés d'expliquer à leurs hommes que s'ils rentraient dans la forteresse, un sort sans gloire les attendait et qu'en conséquence ils devaient à tout prix traverser les lignes russes.

"La direction est fut choisie comme étant celle de moindre résistance et aussi parce qu'elle conduisait dans une région où les Russes avaient de grands magasins d'armes et de munitions. Plus de 20,000 hommes reçurent l'ordre de participer à cette sortie désespérée, mais plusieurs unités s'y refusèrent malgré les exhortations de leurs chefs. Seule la 23e division de Houved, quelques compagnies du 85e régiment de landwehr et le 4e hussards prirent une part active à la sortie. Ces troupes furent rapidement battues d'une manière décisive.

"Le communiqué officiel autrichien déclare que la garnison rentra dans Przemysl parce qu'elle rencontra des forces russes très supérieures en nombre. A ce sujet il est bon de rappeler que les forces russes autour de Przemysl n'ont jamais été considérables; la dernière sortie de la garniso a été repoussée par des troupes de réserve et de territoriale. Le nombre total des prisonniers capturés à Przemysl dépasse les prévisions.

"Voici le texte de l'ordre du jour adressé le 18 mars par le général Kusmanek à la garnison de la forteresse:

"Soldats: Pendant 6 mois, nous, enfants appartenant à presque toutes les nationalités de notre patrie bien-aimée, avons résisté sans cesse à l'ennemi. Avec l'aide de Dieu et de votre bravoure, nous avons victorieusement défendu la forteresse contre l'ennemi en dépit de ses attaques, des privations et du froid.

"Vous méritez déjà la plus entière reconnaissance de votre chef et vous avez même gagné l'admiration de vos ennemis. Dans la patrie bien-aimée, des milliers de coeurs battent pour vous et des millions d'êtres attendent avec angoisse de vos nouvelles. Héros, je vous adresse mon dernier appel. L'honneur de la nation le veut. Je me mettrai à votre tête pour briser le cercle de fer de l'ennemi.

"Sus à l'ennemi, ne cessons nos efforts que lorsque nous aurons rejoint l'armée principale qui, après de rudes combats, se rapproche de nous. Nous sommes à la veille d'une grande bataille, car l'ennemi ne se montrera pas disposé à abandonner la proie qu'il convoite depuis si longtemps. Sachez donc, défenseurs de Przemysl, que chacun de vous ne doit avoir qu'une pensée: En avant! et toujours en avant! Brisez tout ce qui se trouvera sur votre chemin.

"Soldats, nous avons partagé nos dernières provisions. L'honneur de notre pays et le nôtre propre nous interdisent, après notre lutte glorieuse, de tomber entre les mains de l'ennemi Soyez des héros, des guerriers, et nous nous ouvrirons un chemin."

Le "Norve Vremya" attache la plus grande importance à la chute de Przemysl.

En comparant la capitulation de la forteresse galicienne à la chute de Metz en 1870 et à celle de Port-Arthur, dans la guerre russo-japonaise, le journal déclare que le dernier obstacle à l'avance russe en Galicie et dans les Carpathes a maintenant disparu, puis ajoute:

"La destinée de l'empire des Hapbourg est maintenant décidée, et, par suite, celle de son allié l'est aussi. Rien ne peut à présent s'opposer à l'avance des armées russes par les cols d'Uzsok et de Lupkow."

Les autorités russes ont appris que les défenses de la forteresse sont en bon état, malgré le long siège, et peuvent être complètement rétablies en peu de temps.

° ° °

Berlin, 25.—La presse allemande paie un tribut unanime aux défenseurs de Przemysl qui n'ont cédé qu'à la faim. Mais en même temps elle ne cherche pas à diminuer l'importance de la défaite.

Le "Lokal Anzeiger" dit:

"Nous n'avons pas l'intention de diminuer l'importance de la perte subie par nos braves alliés. Przemysl était une puissante forteresse. Elle a prouvé sa force par sa longue et glorieuse résistance. Nous déplorons avec nos alliés sa perte, celled e son commandant et celle de sa garnison dont les lauriers ne pourront être détruits par la captivité."

Pétrograd, 24.—La garnison de Przemysl s'est rendue sans combattre à nouveau. Le drapeau blanc, quand il a été hissé, sur la forteresse, n'a causé que peu de surprise, car on savait qu'elle se trouvait dans une terrible situation, très affaiblie par le manque de vivres et de munitions, et que sa reddition n'était qu'une question de jours.

Le ministère de la guerre a annoncé que 9 généraux autrichiens, 300 officiers et 50,000 hommes de troupe ont été faits prisonniers.

Le général russe qui commandait l'armée d'investissement a reçu la croix de Saint-Georges.

Une grosse chute de neige n'a pas réussi à refroidir l'enthousiasme des manifestants; civils et militaires se sont joints pour fêter la chute de Przemysl. La foule, tout en enfonçant dans la neige, qui a arrêté tout trafic, a fait fête aux officiers et aux soldats qui sont restés à Pétrograd pour prendre part aux manifestations.

On pense que l'effet moral de cette victoire en Russie sera considérable, faisant naître l'espoir qu'elle sera le commencement de la réussite de la campagne en Galicie et dans les Carpathes.

° ° °

Les derniers ouvrages improvisés par les défenseurs avaient été capturés par les Russes quelques jours auparavant et le dernier acte du drame a commencé à la fin de la semaine dernière, au moment où le commandant de la forteresse brûla ses munitions de réserve et, à la tête de la plus grande partie de la garnison, essaya de se frayer un passage vers l'ouest à travers les lignes des assiégeants.

Cette tentative, étant donné les forces russes qui entouraient la forteresse, était sans espoir, et 6,000 prisonniers autrichiens tombèrent entre les mains des assiégeants alors qu'un nombre semblable d'Autrichiens étaient tués ou blessés. Les débris de la colonne autrichienne rentrèrent alors dans la forteresse et sont maintenant prisonniers des Russes.

La garnison de Przemysl comprenait, au début du siège, de soixante à quatre-vingt mille hommes, mais les sorties et les obus russes ont dû diminuer ce total d'un certain nombre de milliers.

On sait que l'armée assiégeante était formée d'environ 120,000 hommes. Cette armée, rendue libre, va maintenant marcher sur la dernière forteresse autrichienne en Galicie, Cracovie, qui est située à 200 kilomètres à l'ouest de Przemysl, car le généralissime russe a annoncé sa détermination de s'emparer aussi rapidement que possible de l'ancienne résidence des rois de Pologne.

Quoique Przemysl ait été éliminé en tant que menace réelle pour les troupes russes opérant en Galicie, depuis que la forteresse était isolée et investie, il n'en était pas moins une source de danger. Les assiégeants ont dû soutenir de nombreux combats contre la garnison qui cherchait à se frayer un chemin à travers les lignes d'investissement dans le but de se joindre à des colonnes de secours qui, en certaines occasions s'approchèrent jusqu'à 40 kilomètres de la ville assiégée.

Le correspondant de l'Exchange Telegraph a reçu une dépêche de son correspondant de Pétrograd disant que la population de la capitale a manifesté un grand enthousiasme en apprenant la nouvelle de la capitulation de Przemysl. La foule qui emplissait les rues, s'est livrée à de longues manifestations patriotiques.

La forteresse a été occupée par les troupes russes immédiatement après sa capitulation.

LES COCHONS DE L'ALLEMAGNE

La Belgique affamée devra les nourrir

Bruxelles, 24.—Un million de cochons allemands ont été envoyés à la population civile de Belgique pour qu'elle les loge.

Les cochons doivent être nourris et recevoir les soins des Belges, qui, sans distinction de classe, doivent accomplir ce service.

Un des habitants les plus riches de Bruxelles a été forcé de prendre douze porcs dans des conditions qu'il appelle "pension réduite à la semaine". Ses voisins les plus pauvres ont au moins un porc à nourrir par famille.

Depuis quelque temps des nouvelles ont indiqué une disette de fourrages en Allemagne; tandis qu'en Belgique la quantité de fourrages est presque normale; de là l'importation des porcs.

Les Belges ont peur que la présence des porcs ait pour résultat de diminuer encore les approvisionnements déjà si faibles des vivres nécessaires à la population.

Avec leur sincérité habituelle, les autorités allemandes ont imaginé un système de loger les cochons et d'obtenir des rapports au sujet de leur état. Le système de distribution a échoué dans certains cas, cependant, car des personnes qui vivent en appartenant à différents étages se sont trouvées elles-mêmes chargées du soin de plusieurs animaux.

Les règlements pour le logement comprend aussi des rapports de santé et des statistiques des animaux sur pied.

LES OPERATIONS DANS LES DARDANELLES

Les amiraux alliés ont, croit-on, décidé de recommencer sous peu l'attaque générale des forts turcs.—Les avaries du "Gaulois" sont sérieuses

Paris, 23.—Une dépêche de Tenedos à l'agence Havas dit que les amiraux de la flotte alliée se sont réunis vendredi à bord du navire-amiral français "Suffren" au sujet des opérations à suivre pour forcer le passage des Dardanelles; ils ont décidé, à l'unanimité, croit-on, de renouveler bientôt l'attaque générale.

Le cuirassé français "Gaulois", dit la dépêche, qui a été très endommagé à la ligne de flottaison par les obus des forts turcs, est ancré en eaux profondes au large de l'île Mavrais où le "Charlemagne", navire du même type se tient prêt à lui porter secours si cela est nécessaire. Il a été difficile de faire des réparations immédiates au "Gaulois" à cause de la tempête.

Les détails complets des dégâts subis par les forts ne sont pas connus, mais les amiraux croient qu'ils sont sérieux. Le Fort Kum Kaleh, réparé par les Turcs, a dirigé un tir efficace sur les navires de guerre.

Le correspondant de l'agence Havas a obtenu d'un survivant du "Bouvet" le récit suivant du désastre du cuirassé français:

"Le "Bouvet" avança à toute vitesse dans le détroit. Nous bombardâmes le fort Hamidieh dont les batteries répondirent vigoureusement. Les obus éclatèrent de tous côtés sur le "Bouvet", causant de sérieux dégâts.

"Mon poste était sous le pont du commandant qui venait justement de donner l'ordre de changer de direction lorsque j'entendis un bruit terrible. C'était la soute aux poudres qui faisait explosion.

"Immédiatement le "Bouvet" commença à donner fortement de la bande: puis il coula rapidement, et beaucoup d'hommes de l'équipage furent engloutis par le remous. Les forts continuèrent un feu ininterrompu contre notre navire quoiqu'il fût en train de couler. J'ai été sauvé par une chaloupe anglaise."

Des torpilleurs longent les Dardanelles pour recueillir les cadavres des marins noyés; ils sont placés sur les navires-hôpitaux "Canada" et "Soudan" aussitôt qu'ils sont repêchés.

• • •

Paris, 23.—Le "Temps" fait remarquer que tous les navires français engagés dans le bombardement des Dardanelles sont d'ancien modèle, et n'ont joué le rôle que de simples plateformes d'artillerie pendant le combat dans le détroit.

Le "Bouvet" a atteint la limite d'âge des navires de combat et aurait fini sa carrière sans prendre part à aucune opération de guerre. Seul, le temps calme a permis de l'utiliser au cours de ce bombardement.

L'amiral de Gouy, ancien commandant du "Bouvet", a envoyé la lettre suivante à la "Liberté":

"Tout ce que nous connaissons jusqu'à présent, est que le déblaiement du goulet n'a pu être poussé loin, car les forts et les batteries ont tiré jour et nuit sur les dragueurs de mines.

"Il est donc nécessaire de chercher un moyen de maîtriser la force combinée des torpilles dormantes et flottantes, des sous-marins et des canons.

"Il est possible que les moyens employés actuellement soient insuffisants par eux-mêmes, mais, pour des raisons que j'ignore, ils peuvent avoir été considérés prématurément comme efficaces. Il est évident que le forcement du goulet qui commence à Chanak et atteint Nagara nécessite l'emploi de moyens les plus ingénieux et les plus énergiques."

"Le "Bouvet" suivait le "Suffren à l'entrée du détroit, lorsqu'il fut soudainement enveloppé dans un nuage épais de fumée. Le nuage s'éclaircit peu à peu et on aperçut pendant un moment l'avant du navire émergeant totalement des flots, ce qui indiquait qu'il coulait par l'arrière. Quand le nuage fut dissipé, le navire avait disparu. Au même moment plusieurs contre-torpilleurs et deux navires anglais vinrent en toute hâte à l'endroit du désastre."

• • •

Bucarest, 23.—Un colonel d'état-major allemand, arrivé de Constantinople, admet que la capitale doit tomber dans quelques semaines. "Les Turcs, dit-il, n'ont ni les moyens, ni le coeur d'arrêter l'avance calme mais irrésistible des alliés." Il se plaint amèrement de l'apathie des Turcs et ajoute que toute chance de résistance victorieuse était détruite par la corruption et la mauvaise organisation turque.

Le colonel craint que la flotte russe de la mer Noire ne se joigne un jour aux alliés pour attaquer Constantinople

Les Allemands font maintenant de grands efforts pour étouffer l'idée qui se développe rapidement dans les Balkans, du succès final de la Triple Entente.

La dissémination des fausses nouvelles et les moyens de corruption ont pris des proportions qui n'ont jamais été atteintes jusqu'ici.

LA BATAILLE DE NEUVE-CHAPELLE

Les pertes anglaises ont été très élevées

Londres, 24.—On a beaucoup insisté sur l'importance des pertes allemandes, mais la liste de nos morts est également très longue, a dit le comte Percy, attaché comme observateur officiel au corps expéditionnaire anglais, dans une note publiée par le bureau officiel de la presse."

Au sujet de la victoire anglaise de Neuve-Chapelle, il écrit:

"Nous avons été obligés d'y mettre le prix. Il est bon cependant de se rappeler que les progrès des Anglais, pendant la bataille de Neuve-Chapelle, ont été faits au cours d'une seule attaque. Ce fut donc une opération tout à fait différente de celles entreprises sur d'autres points, consistant d'avances graduelles durant plusieurs semaines.

"Nos pertes, si fortes soient-elles, paraissent d'autant plus sérieuses qu'elles ont été subies en peu de jours, au lieu de se trouver réparties sur une période beaucoup plus longue, quoique le résultat aurait été le même.

"Nos troupes ont montré dans l'attaque, comme elles l'avaient prouvé dans la défense, qu'elles sont à toute épreuve. L'allégresse des survivants et leur empressement à retourner au feu sont des preuves que leurs camarades ne sont pas morts en vain."

Au sujet des Allemands, lord Percy écrit:

"Dans leur contre-attaque du Bois de Biez, au cours du combat autour de Neuve-Chapelle, les pertes allemandes ont été énormes. Rangs après rangs sont tombés sous le feu de nos fusils. Dans leur langage pittoresque, nos soldats indiens ont dit que ce combat était une véritable moisson.

"Les officiers allemands déploient le courage le plus téméraire. En plus d'une occasion ils couraient à une mort certaine en se portant à cheval jusqu'à quelques centaines de mètres de notre ligne pour diriger les attaques. Aucun de ceux qui se sont ainsi exposés, n'a échappé.

"Un chasseur, faisant fonctionner une mitrailleuse, la garda en action pendant notre bombardement et alors, lorsque nos hommes chargèrent sur lui, il attendit la mort avec calme, debout sur le parapet de la tranchée tout en déchargeant son revolver.

"Nos canons ont dû occasionner de grandes pertes au Bois du Biez et derrière ce bois, car un aviateur a annoncé depuis que les Allemands avaient enterré des quantités de cadavres derrière cette position."

LA GUERRE DANS LES AIRS

Les avions français font de nombreuses incursions en arrière des lignes allemandes — Les raids aériens sur Paris

Paris, 25.—Le ministre de la guerre a publié cet après-midi, sur les opérations du corps d'aviation, le bulletin officiel suivant:

"Les Allemands, pour se venger des échecs qu'ils ont subis à La Boisselle, ont bombardé un hôpital civil d'Albert sur lequel flottait le drapeau de la Croix rouge, après que cet emblème eut été aperçu par un de leurs aviateurs.

"Plusieurs projectiles atteignirent l'hôpital, tuant 5 vieillards. Plusieurs autres personnes, y compris le directeur de l'hôpital, ont été grièvement blessés.

"Les aviateurs français ont répliqué vigoureusement au raid des zeppelins sur Paris. En Belgique vingt bombes ont été lancées sur un aérodrome et sur la voie ferrée et les gares de Lichtervelde et Iseghem. L'aviateur français a été poursuivi jusqu'à Roulers et a été l'objet d'une vive canonnade. De plus dix bombes ont été lancées sur les stations de Merkem et de Wyfvege.

"Près de La Bassée, deux aviateurs ennemis ont été poursuivis et obligés de regagner les lignes allemandes. A Roye un de nos aviateurs a, avec efficacité, bombardé la gare.

"Dans la vallée de l'Aisne, un avion allemand a été mis en fuite par deux de nos aviateurs.

"En Champagne, cinq cents fléchettes ont été lancées sur un ballon captif ennemi. Plusieurs obus ont été lancés sur la gare de Bazincourt ainsi que sur les batteries allemandes en position à Brimont et à Vailly. Au nord de Reims un avion allemand a été chassé.

"En Alsace, le sergent Falso et le sous-lieutenant Moreau ont abattu un aviateur près de la voie ferrée à l'ouest de Colmar, et lancé six bombes sur la station de Cernay et sur les casernes de Mullheim.

"La gare d'Altkirch a été bombardée avec efficacité.

"Nos aviateurs ont aussi bombardé en Belgique la gare de Staden et différents cantonnements. Plusieurs bombes ont été lancées avec succès sur les camps d'aviation de La Brugette, sur les casernes de la La Fère et sur les gares d'Anizy de Chauny, de Tergnier et de Coucy-le-Château.

"En Champagne, le camp d'aviation et le dépôt de munitions de Pont-Favergé ont été bombardés de jour et de nuit. Dans le voisinage de Conflans-Larny, 40 bombes ont été lancées avec grand succès. Sur ce point, nous avons pu vérifier les dégâts causés. Les casernes et la gare de Fribourg-en-Brisgau ont été frappées par huit bombes."

ON FORTIFIE CONSTANTINOPLE

La garnison est renforcée de 40,000 hommes

Rome, 24.—Une dépêche de Salonique à la "Tribuna" annonce que des tranchées ont été creusées tout autour de Constantinople et que la garnison a été renforcée de 40,000 hommes.

LE COMMERCE DE LA FRANCE

Les statistiques prouvent qu'il a bien repris

Paris, 24. — Les statistiques fournies sur le commerce fait par la France avec l'étranger durant les deux premiers mois de 1915 montrent, si on les compare à celles de 1914, une diminution de 632 millions de francs par mois repartis de façon égale entre les importations et les exportations. La diminution dans les premiers cinq mois de la guerre a été de 820 millions de francs par mois. Ces chiffres indiquent une reprise dans le commerce.

ST-BONIFACE

A la grande joie de tous les fidèles, Mgr l'Archevêque a fait dimanche sa première apparition à la cathédrale depuis son retour du Texas. Pour tous ce fut une surprise agréable que de constater combien sa santé s'était améliorée grâce au chaud climat du Texas. Au nom de tous les paroissiens, le maire Lachance a lu à Mgr l'Archevêque l'adresse dont nous donnons plus bas le texte. Mgr l'Archevêque y répondit par un éloquent discours où il traita de la question scolaire et de plusieurs autres intéressants sujets. Nos lecteurs trouveront un fidèle résumé de cette belle allocution à la suite de l'adresse.

* * *

A Sa Grandeur L.-P.-A. Langevin, Archevêque de Saint-Boniface.

Monseigneur,

C'est avec le plus grand bonheur que l'amour filial peut comporter que nous saluons votre retour au milieu de nous.

Dieu a bien voulu entendre les voeux sortis de nos coeurs, et l'amélioration sensible de votre santé suggère chez nous les plus grands sentiments de reconnaissance envers Celui qui seul tient dans ses mains tous les secrets de la vie.

Ces sentiments sont, sans aucun doute, partagés par tous les fidèles de votre diocèse à quelque race ou nationalité qu'ils appartiennent.

Dans la vigne du Seigneur, vous avez été le Maître impartial qui a distribué le travail et la récompense avec égal poids et égale mesure. Nous nous souvenons, Monseigneur, avec quelle force et avec quelle énergie vous avez toujours revendiqué nos droits. Elle résonne toujours à nos oreilles et à notre esprit cette parole vigoureuse qui s'est bien souvent épanouie avec tant de grâce et de suavité sur vos lèvres d'Evêque et de Canadien français.

Nous espérons, Monseigneur, que la Providence, attentive à nos voeux et à nos prières vous conservera bien des années au milieu de nous.

Le plus cordial souhait de bienvenue, les voeux les plus sincères pour votre santé et l'espérance que vous resterez encore bien longtemps avec nous, voilà ce que nous vous prions d'accepter, Monseigneur, tout en réclamant en retour votre paternelle Bénédiction.

Les Citoyens de Saint-Boniface.

* * *

Monsieur le Maire et bien chers paroissiens de Saint-Boniface.

Je vous suis très reconnaissant de ce que vous venez spontanément me souhaiter la bienvenue dans ma ville épiscopale, pour remercier le Bon Maître, avec moi, du rétablissement de ma santé, après cinq longs mois d'absence au Texas.

Vous montrez bien que vous appréciez le privilège d'être au centre et au coeur du diocèse, et en contact intime avec son premier Pasteur.

Je tiens à vous remercier ainsi que tous les fidèles de mon diocèse, des excellentes prières que vous avez adressées au ciel, afin que Dieu me conserve encore à l'affection de ceux qu'il m'a confiés, et prolonge des jours que je désire consacrer à la gloire de cette église de Saint-Boniface.

Vous pouvez constater comme moi que vos prières ont été fructueuses, et que cette absence qui m'a paru si longue m'a donné un regain de vigueur. Nous ne discuterons pas la question de ma santé. Je me sens beaucoup mieux. Cela suffit. Je puis vous assurer que la brise parfumée du Texas n'a pu me faire oublier un instant ceux qui me sont si chers dans la patrie canadienne, et que mon coeur a tressailli d'émotion en me voyant de nouveau au milieu de vous. Pendant mon absence, je n'ai pas perdu de vue nos luttes pour nos libertés scolaires, et ma sollicitude ainsi que mon affection s'étendent à tous les fidèles de ce diocèse, sans distinction de nationalités. Dans nos cinquante paroisses de langue française, et tout particulièrement à Saint-Boniface, grâce au bon vouloir des gouvernants, nous avons joui d'une liberté qui serait satisfaisante, si cet état de choses était consacré par un texte de loi. Mais à Winnipeg et dans d'autres centres mixtes, il n'en est pas ainsi. Une double taxe scolaire pèse lourdement et injustement sur nos catholiques. Aussi, depuis 1900, en dépit d'une poussée et recrudescence de fanatisme qui pouvait compromettre la situation généralement paisible des autres paroisses, nous avons fait entendre notre voix de réclamation, et dans toutes ces luttes, nous avions surtout en vue le bien des nos catholiques de Winnipeg. Nous avons espéré une amélioration qui n'est pas encore venue, et ce déni de justice nous attriste sans nous décourager. Vous pouvez être assurés que jamais nous ne nous déclarerons satisfaits avant que pleine justice ne nous soit rendue; nous avons seulement espéré, un moment, qu'un pas serait fait à Winnipeg dans la voie de la justice selon la constitution du pas.

Vous me permettrez de vous recommander de prier d'abord pour la paix en Europe, selon les directions de S. S. Benoit XV, notre grand pape, vraiment digne d'être le vicaire du Prince de la Paix, et aussi pour le pauvre Mexique, pays catholique, en ce moment sous l'étreinte de la révolution, et dont j'ai beaucoup entendu parler durant mon séjour dans un pays limitrophe.

Il est certain qu'il n'y a guère de signes de paix en Angleterre, en France, en Allemagne et en Russie, alors que la France mieux armée que jamais est déterminée à libérer, à tout prix, son territoire et celui de la Belgique, avec le secours de l'Angleterre, toute puissante sur mer, et qui est à perfectionner son armée de terre. Mais le Pape est inspiré de Dieu, et jamais la papauté n'a paru au monde si digne de respect, que durant l'horrible guerre, qui met des nations catholiques, hérétiques et schismatiques en lutte les unes contre les autres. Il semble que la justice et l'équité chassées du monde se sont réfugiées au Vatican, pour être défendues et revendiquées par un vieillard désarmé, mais plus puissant que les plus redoutables monarques ou gouvernants entourés d'armées formidables.

Je vous avoue que j'ai eu comme bien d'autres, la tentation de trouver étrange que le Pape demande des prières pour la paix, alors que la guerre va commencer au printemps avec une fureur inouie; mais je comprends que le Pape est inspiré de Dieu, et notre foi nous dit que la prière publique de l'Eglise est toujours efficace.

Sans doute qu'il s'agit de la paix dans la justice, dans la restauration des droits violés.

Nous ne pouvons pas, nous, au Canada, nous désintéresser d'une guerre où l'honneur de la couronne britannique, aussi bien que la justice et le droit, sont engagés. Nous avons toujours été de loyaux sujets de Sa Majesté, et nous voulons l'être plus que jamais, tout en étant de notre pays et pour notre pays avant tout. D'ailleurs, si l'on tient compte du fait que parmi les troupes envoyées du Canada sur le théâtre de la guerre, se trouvait un nombre très considérable de soldats, venus récemment des îles britanniques, les Canadiens français enrôlés sous les drapeaux sont plus nombreux, proportion gardée, que n'importe quelle autre race de ce pays.

De plus, les Canadiens français ne peuvent pas oublier que le territoire de l'ancienne mère-patrie qui leur a donné leur foi avec leur sang, a été brutalement envahi, et ravagé par un ennemi impitoyable.

Aussi, chacun sait de quel côté sont nos sympathies, et nos voeux ardents pour la victoire.

Mais, nous devons prier pour la paix, laissant à la sagesse divine de déterminer les moyens, le jour et l'heure de la cessation des hostilités qui couvrent de sang et de deuil l'Europe presque entière.

Il nous est bien permis de dire à la France bien-aimée, dont le coeur saigne, et qui a élevé les yeux vers le ciel, pour le prier de la sauver, que nous lui souhaitons des jours de paix, de liberté et de triomphe, dans l'épanouissement de la foi de Saint-Louis et de la Bienheureuse Jeanne d'Arc.

Je suis bien convaincu que si les nôtres qui ont fait leur large part, avaient reçu pleine justice dans Ontario, il y aurait eu un véritable enthousiasme pour voler au secours de nos chers cousins de France.

Je vous prie, mes chers frères, de prier aussi pour le Mexique catholique. Ce pays catholique a commencé à souffrir à la fin du XVIIIè siècle de la persécution que le philosophisme impie a déchaîné contre les ordres religieux, et il a perdu peu à peu ses chers moines, les glorieux fils de Saint-Dominique et de Saint-François, qui ont été ses évangélisateurs, ses guides, ses pères bien-aimés, et qui ont laissé au Mexique et au Texas, les monuments impérissables de leur zèle apostolique et de leur génie artistique.

L'indépendance n'a pas été favorable à un pays trop jeune, trop peu préparé, et trop ardent, et il a eu le double malheur de tomber sous le joug des sociétés secrètes, ennemies de l'Eglise et et de l'éducation catholique, et d'avoir un voisin dont le gouvernement, en ce moment, plus habile qu'honnête, a fomenté la discorde, et rendu impossible le gouvernement du seul homme, Huerta, capable de maintenir l'ordre au Mexique. Mais le Mexique est un pays catholique et nous devons prier pour le retour de la paix.

La majorité des Mexicains réprouve les abominations commises par des hommes sans principes, de vrais brigands, comme l'Allemagne catholique doit réprouver les horreurs sans nom, et les ruines calculées, commises en Belgique par le fanatisme sectaire armé contre un petit peuple de héros, fidèle à sa foi, à la liberté et à l'honneur national.

Profitons des exemples de patriotisme que nous recevons de tous côtés pour réaliser que nous avons une patrie et qu'il nous faut l'aimer et travailler pour elle. Mais n'imitons pas les Juifs qui ont rejeté la pierre angulaire le Christ et qui ont aussi perdu leur nation en prétendant la sauver des Romains. Prions pour que tous soient fidèles à la sainte Eglise de Dieu; prions aussi pour nos chers disparus.

Pendant mon absence de cinq mois, la liste des morts, soit dans le clergé, soit parmi les fidèles de ce diocèse, s'est accrue, et ces chères âmes aaient toute mon affection. Nous prierons pour elle comme nous l'aons déjà fait, du reste, afin que le Dieu des miséricordes leur donne le lieud e rafraîchissement, de lumière et de paix.

LETTRE DU FRONT

Laveuvre, 2 mars 1915.

Cher ami:—

Ce nom ne vous dit rien, c'est cependant celui du petit village dans lequel nous cantonnons. Nous sommes loin de notre ville de garnison, et avons dit adieu pour de longs jours peut-être aux fanfares claironnantes à l'aide desquelles on nous soumettait à un entraînement progressif. Nos pas ne résonnent plus sur le pavé habituel des rues à peine ensoleillées par un maigre soleil d'hiver La Moselle ne coule plus gentiment, baignant le pied du mur d'enceinte de notre ancien logis... et le panorama? Aux hauts sommets des Vosges, aux profonds défilés, aux ravines, aux cascades formées dans la montagne, aux noirs sapins, ont succédé tour à tour la plaine fertile, riche, les longs vallonnements, les coteaux boisés, les rivières aux eaux blanchâtres, sales: le blé se cultive ici, là sur une vaste échelle, on emploie la machine agricole d'origine américaine. Cette culture du blé s'alterne par des cultures variées: betteraves, pommes de terre. Il n'est pas rare de rencontrer des fermes cultivant 150 hectares de blé, 50 d'avoine, orge, etc., 100 à 150 de betteraves, pommes de terre en sus. Il est vrai que ces fermes emploient un nombre respectable "d'engagés". En d'autres parties, le vignoble... de champagne nous distrait quelque peu, en nous réjouissant, nous réchauffant le coeur. (Les prix du vin sont très ordinaires).

Il y a de cela 12 jours, nous quittions Epinal à 8 heures du soir. C'était presque une surprise car nous avions été avertis seulement vers 5 heures. Préparés depuis plusieurs semaines à un départ plus ou moins vif, cela ne nous émut pas beaucoup. En cinq, sept fébrilement tout fut préparé. Un coup de sifflet, tout le monde en bas, sac au dos... un brouhaha de voix étouffées, des commandements secs; à l'appel... manque personne... silence... néanmoins le moment solennel étant arrivé, combien peut-être de tous ceux qui partent ce soir reverront cette cour, ce casernement en temps ordinaire plutôt détesté, que plusieurs aujourd'hui désireraient ne pas quitter...; malgré les ordres, impossible de se quitter ainsi... "Au revoir, mon ami, bonne chance. Tu écriras, d'ailleurs nous sommes tous pour y aller, aujourd'hui... ou demain; qu'importe, te fais pas de biie, et puis tu sais? Vas-y, on leur montrera ce qu'on est." Tout cela est débité avec entrain, gaieté, pour cacher certaine émotion. En avant par quatre.. marche. Des hommes inclinés qui brusquement dans la nuit noire mettent l'arme sur l'épaule... défilent par la grille grande ouverte; il pleut. La poitrine est bombée par le poids extraordinaire du sac, de la tenue de campagne, c'est lourd. Que l'on a de la difficulté à croire que des hommes sont susceptibles de faire des marches avec un chargement semblable... Les rues sont désertes, quelques rares passants qui s'arrêtent, examinant à la lueur des réverbères, tâchant de découvrir dans la colonne qui défile un visage de connaissance... des dames émues nous souhaitant une "bonne chance, mes enfants"... Comme cette formule évoque à notre souvenir l'image de notre mère... nous ne disons mot et arrivons ainsi au quai d'embarquement. On bute dans la nuit noire contre un amas de décombres, ici, contre des rails, là, enfin on embarque 40 par fourgon... C'est vraiment un peu serré. Il nous faut rester accroupis sur nos sacs, ou se tenir debout. C'est très pénible, néanmoins il nous faudra demeurer ainsi deux jours consécutifs; ça n'a pas d'importance, on est en guerre par conséquent pas à la noce. Nous aurons quelques arrêts pendant lesquels on nous fera une distribution de café chaud, de thé, de rhum, de conserves, vivres supplémentaires. Puis un beau matin, on se réveille "de la demi somnolence occasionnée par la fatigue" au lieu de destination. Je dis un beau matin, il pleuvait un peu, aussi noir que dans un four, il n'était que deux heures. On débarque rapidement et dans une ville inconnue; sur de nouveaux pavés, nos pas résonnent à nouveau. C'était Villers, Cotterets, dans l'Aisne. Nous y avons pris quelques heures de repos, puis à la pointe du jour, en route pour le cantonnement distant d'une dizaine de kilomètres.

Toute cette région a vu l'envahisseur qui n'a point commis de dégâts, autres que des vols. C'était fin d'août, mi-septembre; il s'avançait à marches précipitées croyant déjà tenir Paris, par conséquent la France, sous sa botte. Seulement, il y a eu un petit accident qui l'a obligé à rebrousser chemin, même plus rapidement qu'il ne l'avait parcouru à l'aller, paraît-il. N'ayant pas réussi à s'accrocher, il lui a fallu retraiter précipitamment sans qu'il lui soit possible d'exercer sa rage de destruction... Ah! si à cette époque nous avions possédé les éléments que nous avons en main actuellement, quelle déroute nous leur aurions infligée. Aujourd'hui nous ne serions point contraints à lui livrer bataille sur notre propre sol, lequel en serait purgé.

Le lieu de notre premier cantonnement, un village de campagne très modeste, assez important comme population. Cette population gagne sa vie en travaillant pour les grands fermiers des environs. Notre cantonnement à nous? Je m'en souviendrai longtemps: situé au fond de la vallée, abrité des grands vents, nous avons joui pendant notre court séjour dans ce village de véritable bonheur. La température était très douce; déjà l'herbe au fond de cette paisible vallée verte et tendre s'allongeait, croissait journellement. Des fleurs printanières ornaient les plates-bandes du jardin potager "de notre logeur" d'occasion. "Ces pauvres fleurs" s'épanouissaient sous les rayons caressants d'un soleil déjà chaud, malgré les meurtrissures faites à leur tige, à la plante, par la botte "prussienne" et le "godillot" français. Abrités des vents cette vallée nous abritait en outre, en nous soustrayant à la vue trop perçante des "aviateurs boches" Que de fois nous nous amusâmes à contempler le vol de tous ces oiseaux, dernier genre. Les nôtres faisaient bonne garde. Le bruit de la fusillade lointaine, le grondement sourd, répété du canon, nous rappelaient, la nuit surtout, que notre pérégrination à travers monts et vaux avait un autre objectif que celui de nous "balader" et faire le soldat de parade.

Ce que je n'aurais jamais espéré en campagne, c'est ce bonheur que nous possédons d'avoir un aumônier tel que le nôtre. Quelle voix sympathique, sincère, prenante; quels accents quand il nous parle de nos devoirs de soldats chrétiens. Dieu n'abandonnera pas la France; croyez-le sincèrement; espérons pour notre chère patrie de beaux jours. Tous les dimanches, nous avons plusieurs messes. Les églises de campagne, si vastes soient-elles, sont toujours archi-comble. Le soir, tous les jours, la cloche doucement tinte dans ce repos du jour appelant à l'exercice, au salut, ceux qui le peuvent, qui aiment se reposer en priant, en chantant à pleine voix, en implorant pour eux, pour les leurs, les grâces si nécessaires... les regards miséricordieux du Père Céleste.

Nous avons quitté Vivières dans l'Aisne, notre premier cantonnement, repris le chemin de fer lequel nous a transportés en huit heures à quelque 100 kilomètres plus éloignés, non du front.. Depuis plusieurs jours, nous cheminons, nous cheminons notre maison sur le dos, aux coteaux de la Champagne succédant les prairies, les cultures, de la Marne. Hier après une marche assez fatigante, sommes arrêtés dans ce petit patelin dont j'ai donné en tête l'adresse. Nous sommes au repos... nous passons quelques revues de détail, mes camarades devisent joyeusement, allumés un brin par des libations pas pas bien grandes. On parle d'une nouvelle marche pour demain. Je le sais. Je présume bien autre chose.. Hier dans la nuit et sur le matin, le grondement sourd du canon, l'éclatement des obus nous arrivaient très distinctement, les rafales succédaient aux rafales, sans interruption. Ah! les misérabies, ils s'acharnent sur nos villes. Reims aura encore une fois de plus subi un bombardement. Patience, nous saurons avant peu faire passer à ces brutes le goût de ces sauvages gestes. Les Huns n'étaient pas plus farouches.

Je ne puis parler d'autres choses pour le moment; peut-être d'ici que vous me lirez, d'importants événements se seront déroulés. Dans quelle mesure coopérerons-nous à l'oeuvre libératrice, "nous, notre division", c'est le secret de Dieu. J'ai tout lieu de croire que nous y participerons dans une large mesure. Je n'en dis pas plus long pour cette fois.

J'ai appris avec une vraie douleur la mort de plusieurs compatriotes du Manitoba, entr'autres, M. Bernard de Malglaive, M. Albert Ritaine, lui, était de Saint-Léon. Nous étions cependant peu nombreux et déjà notre phalange s'amoindrit. Puissent tant de sacrifices généreux être acceptés de Dieu en expiation de si multiples offenses répétées et servir à la régénération complète de notre beau pays. J'espère aussi que de si nobles âmes auront déjà reçues du Ciel leur récompense. Je salue en ces braves l'image du vrai Français.

Je ne sais quand j'aurai de nouveau l'occasion d'écrire, dès que cela sera possible, je m'en ferai un plaisir.

Ma santé assez bonne jusqu'ici s'est abîmée quelque peu. Je tousse beaucoup, suis enroué. Cela, j'en suis persuadé, passera aussi vite que venu. Après tout c'est le métier qui rentre.

Un mot en terminant. C'est une idée. Nos cultivateurs canadiens seraient bien inspirés en travaillant très fort, cette année. Songeons que l'Europe en flamme ne produira guère. Dieu peut bénir la nation canadienne de sa fidélité à la foi de ses ancêtres, en lui accordant cette année une récolte qui lui donnera avec l'aisance, les moyens de venir en aide aux malheureux dont la guerre aura peuplé les nations alliées.

Recevez avec l'expression de mes sentiments les plus sincères, un bonjour de la Vieille France.

E. Kern.

CONDOLEANCES

A une assemblée des membres de la Fanfare La Vérendrye, tenue le 23 mars courant, les résolutions suivantes de condoléances ont été adoptées à l'unanimité:

Proposé par M. Paul Salé, directeur en chef, secondé par M. Hubert Duyvejonck, directeur:

Que les membres de cette fanfare ont été douloureusement affectés par la mort inattendue de M. Cléophas Marcoux, Président de la Commission Scolaire, perdant en lui un bienfaiteur et un puissant auxiliaire dans l'obtention des spacieuses accommodations à eux fournies pour la pratique de leur art et la poursuite de leurs oeuvres sociales;

Que, sur la tombe fraîchement fermée de ce concitoyen intègre, affable, estimé de tous, les membres de cette fanfare déposent le tribut de leurs regrets, de leur amitié et le souvenir des inappréciables services rendus, et que, comme faible hommage de leur reconnaissance, on lui fasse chanter une grand'messe pour le repos de son âme;

Que copie des présentes résolutions soit transmise à la famille éprouvée et aux journaux.

CHANGEMENTS ECCLESIASTIQUES

M. l'abbé Rocan, curé de Sainte-Elizabeth, succèdera à feu M. l'abbé Campeau, à Sainte-Agathe.

M. l'abbé Chamberland, curé de Fisher Branch, remplacera M. l'abbé Rocan à Sainte-Elizabeth. Il aura pour successeur à Fisher Branch, M. l'abbé Leroux, économe à l'archevêché.

* * *

SACRE-COEUR

Le Comité pour l'organisation de la célébration du 25ème anniversaire de la fondation de la Société de la Saint-Jean-Baptiste à Winnipeg, s'est réuni dans les salles du Sacré-Coeur le jeudi 25 mars. Après avoir décidé que cette grande et patriotique fête aurait lieu le dimanche 27 juin prochain, il a discuté les principales soumis à une assemblée générale des membres de la Société pour y être amendé, si nécessaire, et y être définitivement adopté.

La date de cette assemblée a été fixée à mardi le 30 mars.

* * *

Un télégramme a appris, hier matin, à notre concitoyens M. J.-H. Lemire la mort quelque peu soudaine de Mme Lemire, à Montréal. M. Lemire est immédiatement parti pour Montréal afin de prendre charge de la dépouille mortelle.

Malade depuis longtemps, Mme Lemire était allée faire un séjour de quelques mois à Montréal dans l'intérêt de sa santé.

Mme J.-H. Lemire était née Anna Cyr et était la soeur de M. Godfroy Cyr de cette paroisse. Elle était âgée de 40 ans. Six enfants lui survivent: Pierre-Paul, Cécile, Louis, Roger, François et Marie-Thérèse.

Nous offrons nos sincères sympathies à la famille Lemire.

LES RUINES EN BELGIQUE

On les conserverait comme un éternel témoignage de la barbarie allemande

Bruxelles, 28.—Les villes belges de Malines, Termonde, Louvain et et Liége ne seront jamais reconstruites sur leur emplacement actuel, si, lorsque la paix sera faite, on accepte la façon de voir des personnes proéminentes en Belgique. Celles-ci proposent que de nouvelles villes soient construites auprès des ruines que l'on conserverait telles quelles comme "un éternel témoignage des souffrances de la Belgique."

On croit d'ailleurs que ces ruines seront une telle attraction pour les touristes qu'on en retirera une grande partie du capital nécessaire à la remise en état des régions dévastées par la guerre.

a vue des ruines et les pèlerinages des étrangers aux tombes des martyrs belges aurait en outre pour effet de convaincre définitivement ceux qui doutent encore de la barbarie allemande.

ESPIONNE FUSILLEE

L'exécution a lieu en présence de la garnison de Lunéville

Lunéville, 26. — Marguerite Schmitt, femme de nationalité française condamnée à mort pour espionnage par le conseil de guerre, a été fusillée hier devant les troupes de la garnison. Elle avait avoué avoir accepté 200 francs des Allemands pour pénétrer dans les lignes françaises et y obtenir des renseignements.